

Temps, espace et mémoire dans les sépultures collectives de Grande-Bretagne

Une approche théorique

Christophe SÉVIN-ALLOUET

Résumé : Le développement et l'application ces dernières années d'une méthode statistique d'inférence bayésienne sur les sépultures collectives de Grande-Bretagne ont considérablement modifié nos modèles relatifs aux questions de chronologie, de temps et de durée d'utilisation de ces dernières (Bayliss et Whittle, 2007 ; Ritchie, 2009 ; Schulting, Sheridan *et al.*, 2010 ; Schulting, Murphy *et al.*, 2011 ; Sévin-Allouet, 2013).

En prenant comme point de départ ces résultats, la thèse soutenue tout au long de cet article est qu'il y a souvent un processus mémoriel à l'œuvre dans la construction et l'utilisation des premiers monuments funéraires néolithiques de Grande-Bretagne. La réappropriation de lieux préexistants et les utilisations successives et discontinues de ces tombes, mais également les phénomènes d'objectivation, au sens barthien du terme – c'est-à-dire un rapport extatique et conceptuel au monde précédant sa projection matérielle tangible –, seraient les meilleurs exemples de ce processus. Certains rites inhérents aux traitements funéraires dans et autour des sépultures semblent témoigner également de cette volonté de maintenir un lien actif entre les vivants et la communauté des morts. Ces monuments n'auraient donc pas eu qu'une fonction funéraire, mais auraient également – et avant tout – été des points de polarisations dans le temps et dans l'espace pour les premières communautés néolithiques. En se sédentarisant, ces groupes désormais agropastoraux se seraient non seulement fixés dans l'espace mais auraient également cherché, par le biais de leurs monuments funéraires, à s'inscrire dans le temps, créant alors une mémoire sociale légitimant la possession d'un territoire dont l'importance est désormais accrue.

Ces questions sont abordées tout au long de cet article de manière théorique par le biais d'une approche phénoménologique dont la trajectoire est ici retracée : depuis son origine (éthologique) au début du xx^e siècle, jusqu'à son appropriation par le courant post-processuel anglo-saxon – bouleversant ainsi les paradigmes précédemment établis par l'approche processualiste de Lewis Binford.

Au terme de ce travail, les notions de « sacré » et d'« ancêtre » sont reconsidérées à la lumière des résultats obtenus et des hypothèses émises à travers deux intermédiaires théoriques : « la construction des territoires sacrés » et « des tombes sans ancêtres ».

Mots-Clefs : sépultures collectives, Néolithique, Grande-Bretagne, phénoménologie, temporalité, mémoire, ancêtres.

Abstract: Over the past few years, the development and application of a statistical Bayesian method on British collective graves have considerably changed our models relating to questions of chronology, time and use duration of such graves (Sévin-Allouet, 2013; Schulting, Murphy *et al.*, 2011; Schulting, Sheridan *et al.*, 2010; Ritchie, 2009; Bayliss & Whittle, 2007).

By taking these results as a starting point, the thesis supported throughout this work is that there is often a memorial process at work in the building and use of the first Neolithic funerary monuments in Great Britain. The fact that some pre-existing places were re-appropriated and these graves successively and intermittently used, but also the objectification phenomena in the 'Barthian' sense of the word—that is to say an ecstatic and conceptual connection with the world preceding its tangible material projection—would be the best examples of this process. Some rites inherent in funerary treatments in and around the graves also seem to bear witness to this will to maintain an active link between the living and the dead. Thus, these monuments would not only have had a funerary function but, first and foremost, would also have been focusing points in time and space for the first Neolithic communities. By adopting a sedentary way of life, these groups, having become agro-pastoral, would not only have settled in space but would also have sought, through their funeral monuments, to leave a trace in time, thus creating a social memory legitimating the possession of a territory whose importance had henceforth increased.

These questions are tackled throughout this work in a theoretical way by means of a phenomenological approach whose trajectory is related here, from its (ethological) origin at the beginning of the 20th century until its appropriation by the Anglo-Saxon post-procedural current—thus disrupting the paradigms previously established by Lewis Binford's processual approach.

At the end of this work, the notions of 'the sacred' and 'ancestor' are reconsidered in the light of the results obtained and the hypotheses expressed through two theoretical interludes: "the building of sacred territories" and "graves without ancestors"

Keywords: Collective graves, Neolithic, Great-Britain, phenomenology, temporality, memory, ancestors.

PROCESSUALISM ET POST-PROCESSUALISM : BREF RAPPEL POUR UNE ARCHÉOLOGIE DU SENS

La phénoménologie, dans son acception de « science des essences » (Husserl, 1913), nous informe que les lieux ne sont jamais des concepts abstraits. Ceux-ci sont construits, maintenus et abandonnés à travers des engagements, des interactions et des connexions permanentes entre les populations, leur histoire et leur environnement. La perception que les individus ont d'un lieu relève non seulement d'une sphère de représentations spécifiques, ce sont des « espaces vécus » pour reprendre le concept de l'éthologue Jakob von Uexküll que nous détaillerons plus loin (Uexküll, 1934), mais également d'une conscience commune, regroupant des signifiants collectifs.

L'École post-processuelle anglo-saxonne, avec en fer de lance des auteurs comme Ian Hodder (Hodder, 1982a et b), Christopher Tilley ou Daniel Miller (Miller et Tilley, 1984), s'est éminemment fondée sur ce courant phénoménologique dans son approche des sociétés du passé, et en particulier dans le rapport à l'espace de ces dernières (Tilley, 1994, 2004 et 2008).

Les tenants de ce mouvement se positionnaient avant tout en faux et en réaction par rapport au *processualism* américain de Lewis Binford qui, dans sa *New Archaeology* des années 1960, alléguait qu'une production objective de connaissances archéologiques était possible à condition d'utiliser des méthodes scientifiques propres à apporter des preuves venant valider les énoncés de départ (Binford, 1968). Cette méthode hypothético-déductive constitue le premier point d'achoppement entre les deux courants : aucune production de connaissance objective ne serait en effet possible pour les post-processualistes puisque toute interprétation resterait subjective et relative au contexte culturel et sociopolitique de celui qui l'émet – ce courant de pensée est donc qualifié également de « contextualisme ». En outre, cette archéologie processuelle aurait également comme fondement un positivisme qui, pour ces derniers, n'aurait pas lieu d'être en Sciences humaines puisque n'admettant en effet aucun autres résultats que ceux obtenus de manière empirique : l'idée étant que l'observation de la répétition d'un même phénomène permettrait alors d'en expliquer son mécanisme. Ainsi, de même que l'on solutionne une donnée mathématique, les relations entre les sociétés sont donc étudiées ici à travers des « lois » scientifiques, supposées permettre d'en appréhender les rouages. Or, l'idée que la répétition d'un phénomène permet d'en expliquer son mécanisme prend sens pour ces derniers au sein des

sciences dites « exactes », mais il est évident pour eux que les sociétés humaines ne répondent à aucune forme de déterminisme.

Ainsi, le courant post-processuel s'est opposé à cette approche des sociétés jugée universelle et fonctionnaliste de la *New Archaeology*. Les raisons de cette opposition, que nous ne décrirons pas ici en détail, s'expliqueraient par plusieurs facteurs (Scarre, 1998), et pour certains auteurs, ne constituerait pas obligatoirement une ligne de fracture, mais serait plutôt la traduction « that archaeology has reached a watershed in disciplinary maturity [...], it may be that the modification and replacement of those ideas will take place as a part of the development of the human sciences as a whole » (Thomas, 1995, p. 352). Dans ce contexte, où émerge une nouvelle approche de l'étude des phénomènes humains, les outils heuristiques et mathématiques, tel que la statistique et les systèmes d'information géographique (SIG) par exemple, sont rejetés. De la même façon, une approche relativiste radicale, fondée sur l'idée d'une irréductibilité de ces phénomènes humains, conduit consécutivement à refuser également toute méthode quantitative. De manière générale, le cloisonnement vis-à-vis des sciences « exactes » se renforce tandis qu'une herméneutique, en particulier philosophique, émerge dans ce courant : on ne cherche plus à expliquer et à analyser l'individu selon des lois régulières et mesurables, mais désormais à toucher à l'ontologie de celui-ci, à l'appréhender dans ses constructions et dans ses schémas mentaux. Les paradigmes sont alors bouleversés : la scientificité rigoureuse de la *New Archaeology* laissant place au symbolique et à la subjectivité. C'est sur la philosophie phénoménologique heideggerienne et sur celle de Merleau-Ponty que s'est alors appuyé le courant post-processuel ; les tenants de cette philosophie ayant en effet cherché à saisir l'homme dans sa substantialité. Pour y parvenir, aussi bien Martin Heidegger que Maurice Merleau-Ponty, et dans une moindre mesure Jean-Paul Sartre dans sa phénoménologie existentialiste, ont privilégié la perception, les processus d'objectivations, ou encore, et surtout, la représentation : l'art comme moyen premier de toucher l'homme dans son rapport intime au monde (Merleau-Ponty, 1951).

Il ne sera pas question ici de présenter l'ensemble des critiques portées à l'encontre d'une frange des représentants de ce courant post-processuel, parfois au sein même de l'École anglo-saxonne (Renfrew, 1994). La principale, et non des moindres, repose sur la légèreté, voire parfois sur l'absence de critères fiables venant valider les argumentaires émis : la testabilité des modèles archéologiques, pourtant nécessaire dans la construction des connaissances, y est inexistante (Renfrew, 1994). De la

même façon, cette herméneutique, cette théorie de l'interprétation fondée sur la seule subjectivité de celui qui l'émet, se heurte aujourd'hui à la nécessité d'une archéologie pluridisciplinaire et à une approche quantitative des données qui restent primordiales.

Ce dualisme entre positivisme et relativisme masque donc la nécessité pour notre discipline de combiner les deux approches afin d'appréhender au mieux les sociétés humaines.

Cependant, conscient donc de ces écueils du *post-processualism*, il nous semble toutefois que l'approche phénoménologique développée par les tenants de ce courant soit à même de fournir une approche propre à replacer l'individu et son rapport à la mort au cœur du discours. C'est donc bien à la « pensée » et au « sens » que nous nous attacherons ici. Conscient de nous retrouver bien vite dans une sphère de modèles spéculatifs, c'est-à-dire qui n'ont justement aucun critère valide et testable sur des bases objectives, cette apparente limite interprétative ne doit cependant pas nous empêcher d'émettre des hypothèses et de dire que les choses, d'après les données dont nous disposons, « ont pu » se passer de la sorte. À travers ce prisme de la philosophie phénoménologique, ce sont donc les questions d'espace et de temporalité, de rapports aux lieux et aux ancêtres, qui seront discutées ici.

GENÈSE ÉTHOLOGIQUE D'UNE APPROCHE PHÉNOMÉNOLOGIQUE EN ARCHÉOLOGIE

Le propos s'ouvre ici avec un ouvrage d'éthologie, écrit dans les années 1920 par l'éthologue Jakob von Uexküll : *Mondes animaux et monde humain*, suivi quelques temps plus tard par la *Théorie de la signification*, parus pour la première fois en 1934 (Uexküll, 1934). À partir de ses observations de terrains et de ses recherches, J. von Uexküll met en place le concept d'*Umwelt* : traduction allemande du mot « milieu ». L'idée directrice développée est que chaque espèce vivante, au niveau de sa propre échelle d'intégration dans l'environnement, possède un univers distinct auquel elle va donner sens et qui va, en retour, lui imposer ses déterminations. Dans cette presque infinité d'univers, puisqu'il y aurait donc autant d'univers qu'il y a d'espèces, l'auteur définit deux sphères, ou deux espaces, intimement liés et qui se complètent.

Les milieux, dans le modèle de J. von Uexküll, vont être uniquement définis par la signification qu'ils reçoivent de leurs sujets ; chaque espèce donnant sens à son espace à partir de ses propres capacités à le percevoir. Cela constitue « l'espace perceptif ». Les « espaces vécus », appelés aussi « espaces actifs », sont en revanche précisés comme l'ensemble des possibles d'un sujet, en accord avec les limites que lui impose en retour son milieu. Ces deux espaces sont indissociables, puisque la capacité d'un sujet à percevoir son environnement va conditionner son action au sein de celui-ci (fig. 1). Ainsi, c'est la sphère perceptible

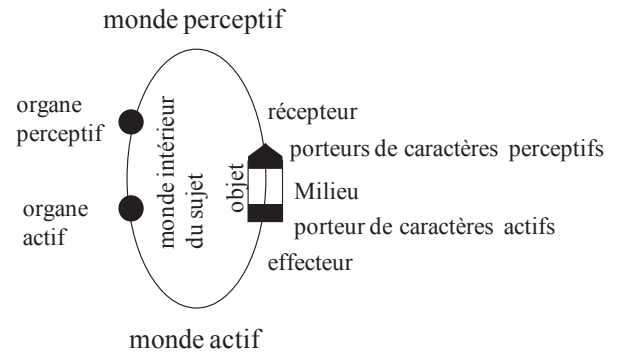


Fig. 1 – Modèle de Jakob von Uexküll d'intégration des espèces dans leur environnement selon leurs caractères innés (redessiné d'après Uexküll, 1934).

Fig. 1 – Jakob von Uexküll's model concerning the integration of species in their environments related to their innate characters (redrawn from von Uexküll, 1934).

de chaque espèce qui détermine sa sphère active, et l'idée selon laquelle il existerait alors un « monde » unique, dans lequel s'emboîterait tous les êtres vivants, est totalement écartée : les relations entretenues par un sujet avec les objets de son entourage ne prennent pas place dans les mêmes milieux, puisque les facultés et les caractères perceptifs de chacun sont différents.

L'ouvrage a été fondateur pour l'éthologie, mais son écho a cependant largement dépassé le seul cadre des sciences naturelles. La philosophie phénoménologique, développée au début du xx^e siècle par Edmund Husserl, va, à travers deux auteurs en particulier, être influencée par les travaux de J. von Uexküll.

C'est d'abord le cas chez Martin Heidegger, élève de Husserl. Dans son ouvrage *Concepts fondamentaux de la métaphysique : monde, finitude, solitude* (Heidegger, 1929-1930), les questions relatives à l'ontologie sont au cœur du discours : toute l'œuvre de Heidegger est en effet imprégnée par son concept du *Dasein*, qui en allemand se traduirait étymologiquement par « être-là » ; plus simplement par « l'existence ». Contemporain, et académicien comme l'éthologue, Heidegger reprend ses travaux (ceux-ci circulent déjà avant la première parution officielle en 1934) pour opposer à ce monde animal le monde humain que celui-ci plaçait pourtant au même niveau (Heidegger 1929-1930, « L'essence de la pauvreté en monde propre à l'animal », p. 298-388). L'environnement pour les animaux, comme nous venons de le voir, se caractérise par une gamme de significations finies, c'est-à-dire *a priori* déterminées par les instincts, les besoins, et les capacités perceptives de chaque espèce. Ces facultés vont ainsi conditionner leurs sphères actives, et Heidegger les définit alors comme « pauvre en monde ». L'homme, lui, serait inversement « formateur de monde », pouvant faire naître du sens et des nouvelles significations par ses activités : cela dans un processus d'objectivation. Là où, chez Heidegger, le *Dasein* des animaux est dit « fermé », car répondant uniquement à un déterminisme, celui de l'homme est en revanche « ouvert ». Il peut bâtir ses

propres espaces et, en objectivant le subjectif, y faire naître du sens.

L'influence de Jakob von Uexküll se retrouve également chez Maurice Merleau-Ponty, et en particulier dans son ouvrage *Phénoménologie de la perception* (Merleau-Ponty, 1951). Chez ce dernier, pour remonter aux phénomènes, à la constitution du sens, la perception est un mode d'accès privilégié. Ainsi, « percevoir n'est pas éprouver une multitude d'impressions qui amènerait avec elles des souvenirs capables de les compléter, c'est voir jaillir d'une constellation de données un sens immanent sans lequel aucun appel aux souvenirs n'est possible » (Merleau-Ponty, 1951, p. 30). La perception est donc considérée ici comme une dynamique cognitive, un moyen d'intelligibilité du monde, mais surtout, comme un processus, une condition même, permettant de remonter aux souvenirs.

À première vue bien loin de nos considérations, ces trois auteurs, n'ayant eu, pour de nombreuses raisons, que très peu d'influence en France (Scarre 1998; Coudart, 1999), sont pourtant fondamentaux dans l'approche développée par l'École anglo-saxonne post-processuelle relative à l'étude des monuments funéraires néolithiques de Grande-Bretagne. Reprenant à notre tour les concepts développés par la philosophie phénoménologique, nous avons alors tenté une autre approche des sépultures monumentales à usage collectif. Les témoignages relatifs aux sens que les premières populations de bâtisseurs ont pu donner aux espaces sépulcraux à travers leurs utilisations constituent cette fois la ligne directrice. De quelle façon l'action, le geste funéraire, devient ici vecteur de sens? L'autre approche concerne la question des modalités de réappropriations d'espaces préexistants, qu'ils soient funéraires ou domestiques, afin d'ériger les nouveaux monuments funéraires : de quelle manière ces modalités traduisent-elles alors une volonté de formaliser dans le paysage une mémoire sociale (Sévin-Allouet, 2014a)?

C'est donc bien à travers les espaces tels que les a définis Jakob von Uexküll, l'un actif dans un processus d'objectivation, le second perceptif dans un projet de transformation et de réappropriation, que nous aborderons en dernier lieu la question des espaces dans les monuments funéraires à usage collectif.

LES ESPACES VÉCUS ET LES ESPACES PERÇUS : DES MONUMENTS ET DES MORTS

Les espaces vécus : les phénomènes d'objectivation dans les tombes

Ce sont dans un premier temps les espaces actifs, ou vécus, qui seront ici traités. Les phénomènes d'objectivation, que l'on pourrait résumer par la manière de faire passer une donnée intérieure, subjective, à une réalité extérieure correspondante de manière tangible, constitueront le fil directeur de cette première partie. Roland

Barthes résume bien ce principe d'objectivation lorsqu'il écrit « chaque objet du monde peut passer d'une existence fermée, muette, à un état oral, ouvert à l'appropriation de la société » (Barthes, 1957, p. 216). Il fait ici, bien sûr, référence aux nouveaux appareils d'une classe bourgeoise d'après-guerre à la recherche de symboles communs, mais il semble que cette définition s'applique bien aux monuments à usage collectif et aux pratiques funéraires associées qui témoignent de la traduction matérielle et concrète d'une idéologie collective « religieuse » ou « symbolique ».

Architecture des monuments et matériaux de construction

Le premier aspect évoqué ici concernera donc les processus d'objectivation lors de la construction des monuments.

Les hypothèses émises par John Barber (Barber, 1997), relatives au monument de Point of Cott, situé sur l'île de Westray dans les Orcades, illustrent bien notre propos. Il s'agit d'une sépulture collective datée de la fin du Néolithique ancien britannique. Les dates radiocarbone ont donné une fourchette chronologique comprise entre 3500 et 3200 av. J.-C. avec, d'après l'étude chronologique réalisée récemment sous statistiques bayésiennes, deux phases d'utilisation bien distinctes interrompues par une longue période d'abandon du site (Sévin-Allouet, 2013).

La première phase concerne la construction d'un monument à stalle de type Orkney-Cromarty se composant d'une chambre divisée en quatre compartiments par des paires de dalles opposées, intégrées aux parois (fig. 2a). La chambre était ceinte d'un mur en pierre sèche et recouverte d'un petit cairn rectangulaire. Des os humains, correspondant à un nombre minimum d'individus (NMI) de dix-sept, ont été retrouvés dispersés partout dans la tombe sans aucune connexion ou regroupement.

L'événement qui nous intéresse ici relève toutefois de la deuxième phase de construction. C'est, en effet, durant celle-ci qu'a été érigée dans la partie nord une chambre terminale présentant un léger décalage par rapport à l'axe du monument initial. Un tertre trapézoïdal est ensuite venu recouvrir l'ensemble, corrigeant ainsi le défaut d'alignement des deux chambres. La forme finale est donnée en entourant le corps du cairn et les chambres par une série de six murs non chaînés (*free-standing walls*) désignés comme en « pelures d'oignons » (fig. 2b). Le grand monument atteint alors 30 m de long et présenterait, dès lors, une forme qui, pour les auteurs, rappellerait très fortement celle d'un bateau (Barber, 1997). Cette impression serait renforcée par le fait que, de la même façon qu'on réalise le calfatage d'un navire par couches successives d'étoupe et de goudron, le corps du monument est composé de cette succession de six murs en pelures d'oignons.

Il est donc possible que le bateau, architecture hautement symbolique dans d'autres cultures, l'ait été également ici, en particulier pour une population vivant en

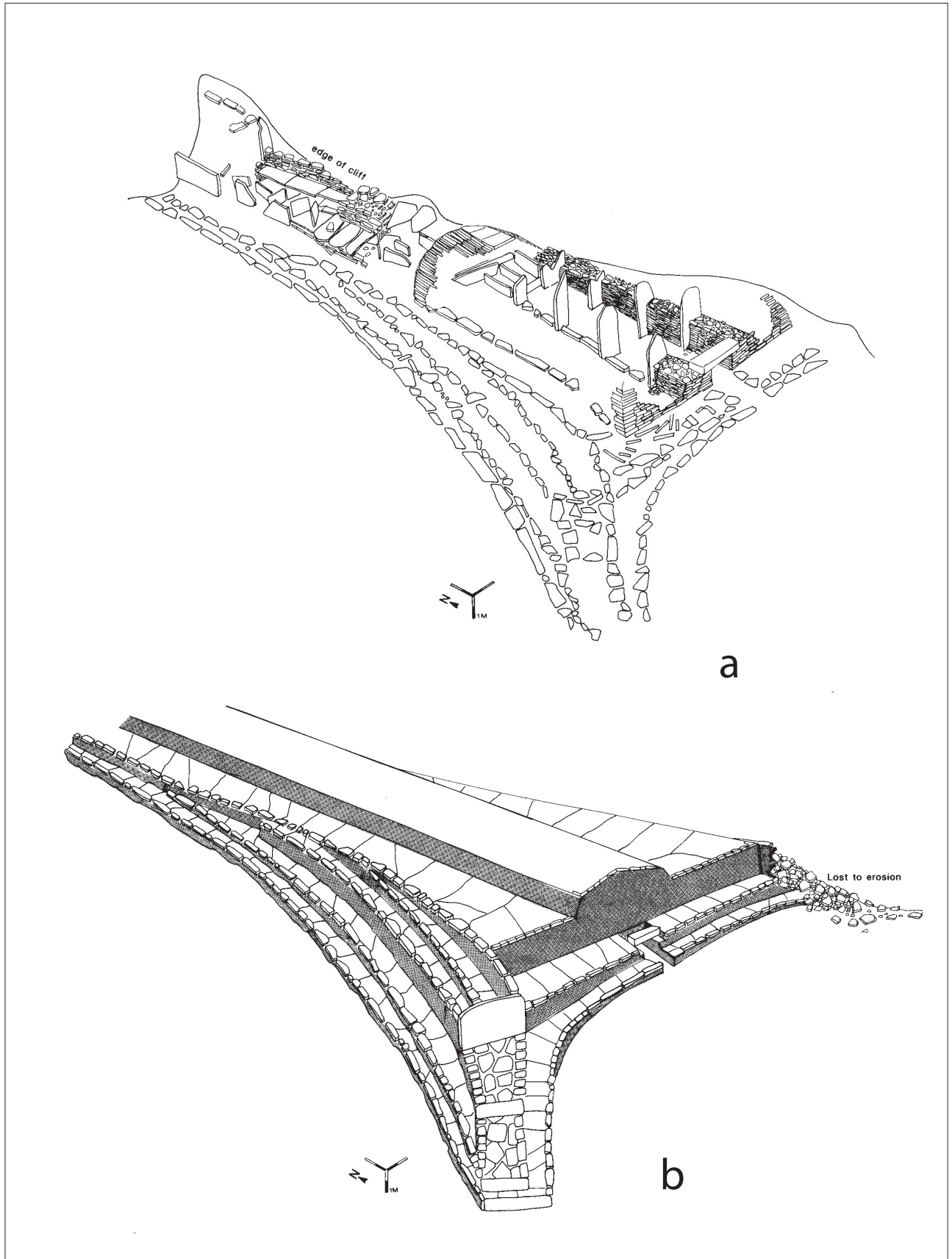


Fig. 2 – Tombe à stalles de type « Orkney-Cromarty » de Point of Cott dans les Orcades. a : architecture des chambres et du tertre ; b : hypothèse de reconstitution de l’aspect final naviforme du monument (d’après Barber, 1997).

Fig. 2 – Orkney-Cromarty type tomb at Point of Cott in the Orkney Islands. a : structure of cairn and chambers; b : conjectural reconstruction of original boat-shaped appearance of monument (after Barber, 1997).

permanence à proximité de la mer, comme le soulignent les auteurs, et qui aurait alors cherché à reproduire dans son architecture funéraire un navire comme symbole psychopompe. Sans chercher à mettre en perspective des sociétés très différentes, cela est plus nettement avéré dans d'autres lieux et pour des époques moins anciennes, au sein de communautés s'étant développées de manière similaire en étroite relation avec la mer. Il est possible de citer pour exemple le spectaculaire cimetière Norses de Lindholm Høje au Danemark, utilisé du IX^e au XI^e siècle apr. J.-C., où une grande partie des sept cents tombes mises au jour prennent l'apparence architecturale d'un bateau (Svanberg, 2003).

Le choix des matériaux de construction utilisés par les bâtisseurs témoigne également d'une volonté de donner sens aux sépultures collectives dès leurs phases formatives.

Les travaux conduits par Vicki Cummings et ses collègues dans le Sud du pays de Galles émettent l'hypothèse qu'une division architecturale existerait à partir des matériaux utilisés pour la construction des monuments funéraires des Black Mountains (Cummings *et al.*, 2002 ; Cummings et Whittle, 2004). L'auteur propose alors une approche en termes de symétrie-asymétrie des *chambered cairns* de cette région qui compte l'une des plus fortes densités de sépultures collectives de Grande-Bretagne. Ainsi, s'appuyant sur le concept de *Taskscape* de Tim Ingold (Ingold, 1993), c'est-à-dire un espace holiste en perpétuel changement dont le sens est socialement construit par l'ensemble des activités humaines, la partition des espaces visuels depuis les monuments en terme d'espaces ouverts-espaces fermés, et surtout la division physique des monuments dans leurs architectures et par les matériaux de construction utilisés, permettraient de comprendre la façon dont les communautés auraient cherché à donner un sens symbolique aux espaces qu'ils bâtissaient et sur lesquels ils implantaient leurs tombes.

Les recherches de Trevor Kirk dans le Sud de l'Angleterre (Kirk, 2006), de Christopher Tilley dans les îles Britanniques (Tilley, 2004 et 2008), ou encore de Chris Scarre dans les îles Anglo-Normandes (Scarre, 2009), témoignent également du fait que les matériaux jouent un rôle prépondérant dans la symbolique attribuée aux monuments.

Enfin, dans certains cas, la division architecturale interne des monuments rend probablement compte d'une segmentation analogue dans l'organisation sociale des communautés : « The variation in the construction of space and material deposits within the chambered tombs cannot be understood in typological or evolutionary terms ; in reality what is occurring is the conscious manipulation and alteration of an area of social discourse, utilizing perhaps the most powerful medium available in Neolithic society » (Richards, 1988, p. 54). Cela est par exemple le cas des monuments de type Orkney-Cromarty et Maeshowe des Orcades en Écosse.

Dans le premier cas, et comme le relève Colin Richards, la linéarité des architectures de type Orkney-

Cromarty (fig. 3a), en particulier dans les monuments tripartites et à stalles, invite à considérer une volonté des bâtisseurs de maintenir un lien visuel entre l'intérieur et l'extérieur de la tombe (Richards, 1988). La dernière chambre, au fond de la rangée de stalles, et les activités se déroulant à l'extérieur dans le *forecourt* créeraient ainsi une ligne visuelle, un lien, entre les activités liées au monde des vivants et celles du monde des morts : « This lack of differentiation serves to de-emphasise any distinction between passage and chamber but assists in promoting the tomb as a lineal projection. The whole tomb is constructed from an external audience visual access to the interior of the tomb and the actions which occur within. Under these circumstances the area directly outside the entrance passage becomes a focal point from which a single line of progression from the outside world, through lineal defined sub units, leads to a single goal: the deepest compartment » (Richards, 1988, p. 52). L'importance du lien entre l'intérieur et l'extérieur de la tombe est ainsi, dans un premier temps, souligné par cet espace visuel ouvert.

Ces monuments à stalles de type Orkney-Cromarty disparaissent peu à peu durant le dernier quart du IV^e millénaire, vers 3350 av. J.-C., pour laisser place aux nouveaux monuments de type Maeshowe qui évoluent ensuite vers des tombes « hybrides » au début du III^e millénaire (Sévin-Allouet, 2013). L'élément le plus frappant de ces nouvelles structures reste avant tout le changement radical dans leur organisation architecturale. D'une part, elles apparaissent désormais démesurées en taille et, d'autre part, le plan interne des monuments est complètement modifié. Dans leur forme classique, ces tombes sont composées d'un long couloir, étroit et bas, ouvrant ensuite sur une grande salle centrale, avec plusieurs mètres sous-voûte, qui distribue des cellules rayonnantes. Ainsi, les tombes à cellules de type Maeshowe ont une conception de l'espace qui rompt avec les chambres à stalles de la période précédente (Richards, 1988). Contrastant avec ces dernières, les nouveaux monuments ont désormais pour vocation de masquer les activités qui se déroulent dans les chambres : le seul lieu visible depuis l'extérieur étant la salle centrale (fig. 3b). Les chambres rayonnantes sont pour leur part totalement invisibles et à l'écart du monde des vivants.

Alors que les activités dans et autour des monuments Orkney-Cromarty semblent appartenir à la sphère publique, affichant clairement un aspect démonstratif, celles relevant des monuments Maeshowe sont cachées, intimistes, certainement en-dehors de la grande majorité de la communauté : les longs couloirs bas restreignant jusqu'à l'accès visuel là où les hautes chambres compartimentées des monuments à stalles invitaient à plonger le regard à l'intérieur. Il y a ainsi clairement dans ces tombes une mise à distance entre la communauté et le monde des morts, mais probablement aussi une volonté de renforcer la frontière entre le vivant et ce qui pourrait être le domaine des ancêtres : « From the spatial configuration it is clear that events taking place within the tomb would have been clearly discernible

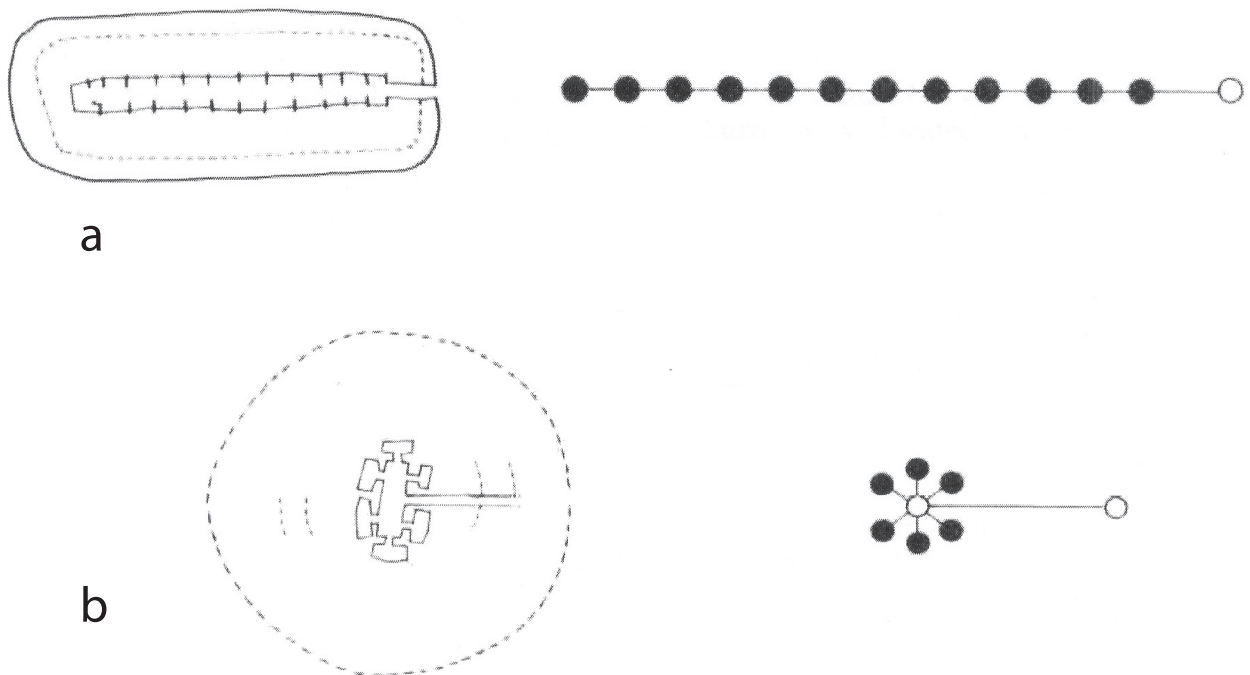


Fig. 3 – Représentation spatiale des monuments Orkney-Cromarty (a) et Maeshowe (b) des Orcades (Écosse), montrant les lignes de visibilité depuis l’extérieur des tombes (d’après Richards, 1988).

Fig. 3 – Spatial representation of the monuments of the Orkney-Cromarty (a) and Maeshowe (b) types in the Orkney Islands (Scotland), showing sightlines from outside the tombs (after Richards 1988).

from the forecourt area. The inclusion of short entrance with a comparatively high roof effectively minimizes the physical boundary between life and death and more importantly the perception of proximity and involvement between the living and the ancestors » (Richards, 1988, p.54).

L’organisation des chambres, linéaires et segmentées en stalles individuelles dans le cas des monuments Orkney-Cromarty, puis rayonnantes et plurielles dans celui des monuments Maeshowe, vectoriserait ainsi l’idée d’une transformation concomitante au sein des groupes de l’archipel (Sévin-Allouet, 2014b). Dans le premier cas, elle renverrait à une organisation sociale limitée à quelques individus qui domineraient ou dirigeraient à l’échelle d’un village : c’est une hiérarchie de personne où les individus déposés dans les monuments sont personnellement connus du reste de la communauté. Dans le second cas, il s’agirait d’un territoire désormais plus vaste et contrôlé par un ou des groupes dont les membres ne sont plus connus personnellement. Un type de tombe laisse donc perméable la frontière entre les morts et la communauté des vivants : les individus déposés, ayant de leur vivant créé des liens interpersonnels, continueraient d’être accessibles et commémorés. L’autre interdit totalement l’accès et marque ainsi une mise à distance très nette entre les défunts et l’ensemble de la population : peut-être comme le reflet de la même distance existant de leur vivant ?

De la même façon, l’architecture des aires internes est susceptible de témoigner d’une organisation sociale

différenciée. Dans un premier cas, ce sont des stalles organisées le long d’un couloir qui segmentent l’espace de la tombe. Ces dernières n’autorisent que très peu de dépôts et, de fait, le nombre d’individus présents dans ces tombes Orkney-Cromarty demeure très faible. L’espace ainsi divisé refléterait une société segmentaire au sein de laquelle le pouvoir serait réparti entre quelques individus : ce sont ceux-là que l’on dépose dans les stalles. À l’opposé de cette organisation linéaire et individuelle, l’agencement de cellules autour d’une chambre centrale dans les monuments de type Maeshowe traduirait à la période suivante la fusion d’unités disparates en relation avec un centre polarisateur (Richards, 1988, p. 54). En d’autres termes, le pouvoir, auparavant détenu par des individus possédant une certaine autorité au niveau d’un village ou d’une tribu, passerait progressivement entre les mains de plusieurs groupes. Ce serait ces derniers que l’on aurait déposés dans les cellules. Le nombre désormais très important de défunts corroborerait cette hypothèse.

Il apparaît donc dans un premier temps que l’acte de construction, dans sa matérialité, dans son architecture, rend compte dès le début de son processus de la création d’espaces subjectivés qui, sans aucun doute, engagent les populations dans leurs rapports au symbolique mais également, très certainement, à leur type d’organisation sociale. La forme des monuments, le choix des matériaux ou les divisions internes, apparaissent alors comme autant de témoignages de cette objectivation des tombes.

Organisation des dépôts funéraires dans les monuments

Considérant maintenant les dépôts funéraires eux-mêmes, il est parfois possible de mettre en évidence des gestes témoignant de schémas préétablis et traduisant alors un rapport spécifique aux morts et à la mort.

Dire que le fait de déposer des individus dans une sépulture est vecteur de sens n'apporte rien. Depuis les premiers travaux du britannique Edward Tylor sur l'animisme et les religions humaines (Tylor, 1871), en passant par James Frazer, fondateur de l'anthropologie religieuse (Frazer, 1927), et jusqu'à nos jours avec l'ethnologue français Maurice Godelier (Godelier, 2007), le constat reste le même : le fait religieux, ou « politico-religieux », transcende et englobe tous les autres aspects de la vie sociale. Ce politico-religieux est au centre des processus funéraires, et nous l'entrevoions parfois dans la sélection des défunts ou dans les rites qui accompagnent les funérailles. Il n'est donc pas question de dire que les pratiques funéraires sont porteuses de sens, puisqu'elles le sont intrinsèquement, mais d'avancer ici que les modalités des dépôts dans les sépultures collectives permettent parfois d'appréhender ce sens, et d'essayer alors d'en apporter des hypothèses interprétatives.

C'est le cas, par exemple, pour les monuments de type Orkney-Cromarty des Orcades. Si l'on considère ici la tombe de Midhowe (Callender et Grant, 1934 ; Renfrew, 1985) pour laquelle les restes osseux de vingt-sept individus ont été mis au jour, il apparaît que le monument a fonctionné comme suit. Toutes les cellules à l'est étaient réservées aux dépôts d'un ou de plusieurs individus, tandis que les cellules ouest, situées en vis-à-vis, ne contenaient pas de restes osseux mais semblent n'avoir reçu que des artefacts ou de la faune. Ces cellules ouest peuvent alors être considérées comme étant des stalles uniquement destinées à recevoir les offrandes funéraires associées aux morts des cellules est. Le nombre important d'os retrouvés en tas permet d'avancer une pratique de réduction, une fois la décomposition achevée, et la présence de petits os des mains et des pieds, souvent absents dans le cas de dépôts secondaires, confirmerait des dépôts primaires. De même, l'absence totale d'ossements dans les quatre premières cellules de l'entrée, alors que les suivantes en sont remplies, semble témoigner du fait que l'architecture du monument a été pensée en fonction des dépôts à venir : chaque cellule étant destinée à recevoir les dépôts au fur et à mesure du temps. Cette vision peut être simpliste, et certainement erronée, mais elle laisserait toutefois penser que les premiers dépôts se sont faits dans les cellules au fond de la tombe, puis que les autres ont suivi l'ordre des cellules en avançant vers l'entrée. Les dépôts funéraires s'interrompent avant la fin du processus, laissant vides quatre cellules, et le monument est alors condamné en remplissant le couloir et les chambres de terre, puis en obstruant l'entrée par des blocs de pierres.

L'une des hypothèses possibles serait alors que le mode de fonctionnement de la sépulture, ainsi que l'ordre des dépôts funéraires, étaient peut-être préétablis dès

l'origine selon un nombre limité et prédéterminé d'individus dont on connaissait à l'avance l'identité ou tout du moins la catégorie sociale ; l'architecture aurait été pensée pour répondre à ce plan. Les stalles retrouvées vides témoigneraient ainsi peut-être de pratiques de récupération et de mouvements d'ossements entre les tombes.

L'île de Rousay, toujours dans les Orcades, semble témoigner également de ce processus d'objectivation des espaces. L'impressionnante densité de monuments dans cet archipel du Nord de l'Écosse, ainsi que leur excellent état de conservation, en fait un lieu privilégié pour appréhender ce type de problématique.

L'hypothèse de déplacements d'ossements, non pas uniquement dans les chambres, mais cette fois-ci entre des monuments contemporains, y a été avancée. Les restes sélectionnés des morts passeraient d'une tombe à l'autre à mesure que les corps se décomposeraient (Reilly, 2003). Ainsi, les tombes de la terrasse la plus basse, près de la mer, Midhowe et Rowiegar, contiennent la plus grande proportion de squelettes entiers et encore en connexion. Celles qui sont placées un peu plus haut, sur les moyennes terrasses, Blackhammer et Ramsay, renferment des squelettes disloqués et très incomplets. Enfin, celles situées sur les hautes terrasses, comme Yarso, possèdent une prédominance de crânes soigneusement alignés à l'intérieur des tombes (fig. 4). Ces derniers, ayant probablement une symbolique spécifique, auraient été extraits des tombes situées après la décomposition des corps (Reilly, 2003). Ce type de schéma pourrait alors expliquer l'absence quasi-totale d'ossement dans la tombe de Knowe of Ramsay, située seulement à une centaine de mètres du monument de Yarso, et pour laquelle aucun témoignage d'ouverture avant la fouille n'a été pourtant révélé (Callender et Grant, 1935 et 1936 ; Henshall, 1963 ; Davidson et Henshall, 1989).

L'espace sépulcral ne doit donc pas être vu ici simplement à travers un seul monument, mais à travers des espaces sépulcraux intégrant plusieurs sépultures dans un jeu de réseau. Stuart Reilly a supposé que nous assisterions sur cette île à une perte d'identité propre des défunts au fur et à mesure que les restes osseux cheminent vers les monuments les plus hauts dans le paysage, témoignant alors de l'intégration progressive du défunt au monde des morts (Reilly, 2003). L'état de décomposition des défunts correspondrait, une fois encore, à un espace spécifique localisé dans le paysage et renvoyant à un état social.

Très proche dans son schéma de l'exemple cité ici, un dernier aspect relatif aux processus d'objectivation dans les espaces sépulcraux concernerait le concept de « séparation, marge, agrégation » développé par l'ethnologue et folkloriste Arnold Van Gennep. Dans son ouvrage *Les Rites de passage* (Van Gennep, 1909), il définit une succession de rites qui segmentent toute la vie sociale d'un individu : grossesse, naissance, passage à l'âge adulte, mariage et, dans le cas qui nous concerne ici, mort et deuil. Ces rites, visant à conduire l'individu d'un état social à un autre, ont tous en commun un schéma ternaire, constitué d'une phase de séparation, de marge et enfin d'agrégation. Dans le cadre de funérailles, la première phase de séparation constitue le moment durant

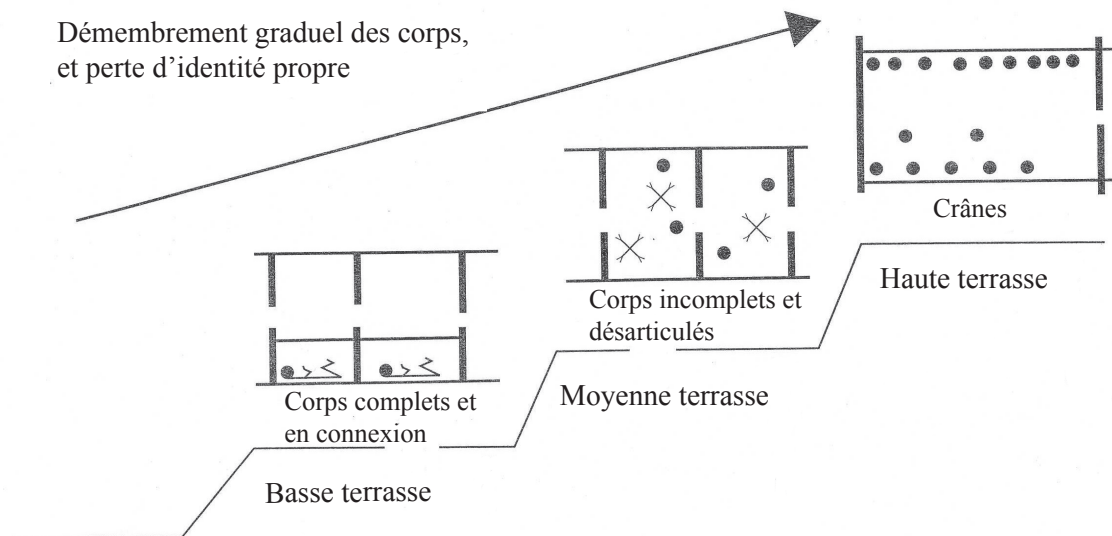
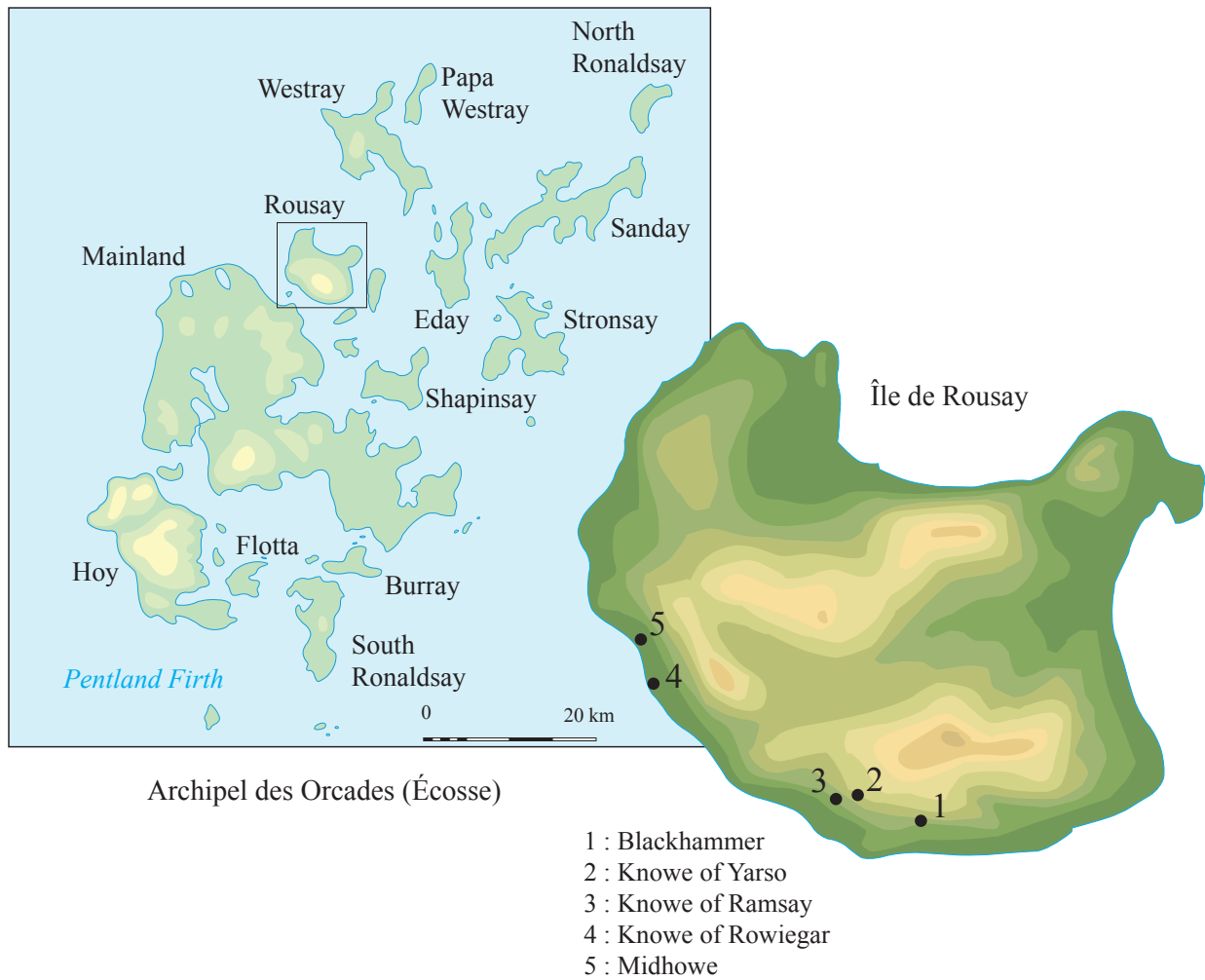


Fig. 4 – Modèle de circulation des os entre les monuments funéraires de l'île de Rousay dans les Orcades (d'après Reilly, 2003).

Fig. 4 – Model of bone circulation between the funerary monuments of Rousay island, Orkney (after Reilly, 2003).

lequel le défunt quitte son état initial de « vivant ». Elle correspond pour ses proches, le plus souvent sa parenté, à une exclusion sociale du groupe : soit physiquement, par une mise à l'écart du village, soit, plus fréquemment, par l'application d'une série de tabous. La phase de marge relève du passage d'un état vers un autre. Le mort n'appartient déjà plus au monde des vivants, mais n'a pas encore intégré le monde des morts. Il est dans un entre-deux mondes, relativement mal défini, mais depuis lequel il peut toujours interagir avec la communauté des vivants. Le défunt intègre finalement le monde des morts durant la phase d'agrégation. Le processus d'exclusion au cours duquel les tabous qui frappaient jusque là ses proches sont alors levés, et ces derniers reprennent leur place dans le groupe. Cette ultime étape du rite s'accompagne le plus souvent de cérémonies et de fêtes.

Il m'a semblé que ce type de schéma pouvait constituer une hypothèse interprétative recevable sur le mode de fonctionnement de certaines sépultures collectives. C'est par exemple le cas pour le long cairn trapézoïdal à chambre latérale de Hazleton North, fouillé par Alan Saville entre 1979 et 1982, et qui apparaît comme un exemple représentatif d'une pratique funéraire fréquemment observée (Saville, 1990). Les indices concernant l'état de répartition des ossements et des connexions osseuses laissent supposer un mode de fonctionnement de la sépulture durant lequel une première phase voit les corps frais déposés dans les entrées, puis, après décomposition, les os secs introduits à l'intérieur des chambres. En dépit du caractère collectif de la sépulture, il n'y aurait donc pas de déni de l'individualité du mort au moment du décès ; ce n'est qu'après la décomposition totale du sujet que les os sont déplacés. Le constat est le même pour le monument de Ty Isaf au pays de Galles, en dépit du fait que ce dernier soit moins bien compris du fait de l'ancienneté de sa fouille, où ce n'est qu'après une première phase de décomposition dans le couloir que les ossements sont ensuite introduits dans les chambres et disposés contre les parois (Grimes, 1939 ; Corcoran, 1969).

Introduit dans le modèle de Van Gennep, le temps de décomposition peut alors être considéré comme la phase liminaire durant laquelle l'individu n'a pas encore totalement quitté le monde des vivants et ne peut donc avoir accès à l'intérieur même de la sépulture. Une fois la décomposition des chairs terminée, les os secs sont introduits dans l'espace funéraire interne, traduisant alors l'achèvement du passage d'un état à un autre, et donc l'agrégation du mort au monde des morts, peut-être une « intégration à la communauté des ancêtres » (Saville, 1990, p. 265).

Ici, les populations objectiveraient ainsi deux espaces bien distincts, reflétant deux temps spécifiques : chaque espace funéraire traduisant alors l'état social dans lequel se trouve le défunt.

Les espaces perçus : des vivants et des morts, bâtir pour se souvenir

Le second aspect relève des espaces perceptifs. Ceux-là concernent le choix du lieu de construction des monu-

ments funéraires. Des espaces de vies antérieurs sont réoccupés, des sépultures préexistantes sont intégrées dans le corps des nouveaux tertres, et des places, considérées comme cérémonielles, sont détruites pour ériger les nouveaux monuments. Il nous semble que ces phénomènes de réappropriations, d'accrétions ou de substitutions sont révélateurs d'une volonté chez les populations de formaliser, dans le paysage, une notion de mémoire sociale (Sévin-Allouet et Scarre, 2013).

Persistance et transformation : les « sociétés à maisons » ou le cas des monuments érigés sur d'anciens espaces de vie

Le premier exemple de réappropriation est révélé par le choix des bâtisseurs d'ériger leur monument funéraire sur des lieux de vie antérieurs et encore marqués au sol, bien souvent des habitations caractérisées par des trous de poteaux ou de piquets, des fosses, des zones de rejets ou encore des foyers. Nous ne tenons pas compte ici des sites dont les niveaux de sol ne révèlent aucune relation stratigraphique entre les deux phases, pas plus que nous ne considérons ceux ayant uniquement révélé dans ces niveaux situés sous le monument quelques éclats de silex ou tessons de céramique : il n'est pas possible dans ces cas de mettre en évidence un lien avéré entre les deux événements, et cela peut donc simplement relever d'une coïncidence. En revanche, la fréquence d'occurrence des tombes bâties sur des lieux précédemment occupés et encore bien visibles au moment de la construction du monument, conduit à penser qu'il n'y aurait donc pas, dans ces cas précis, de rupture entre la phase d'activité antérieure et la construction du monument même, ou si c'est le cas, que cette rupture fut d'une durée suffisamment courte pour que le lieu soit encore bien inscrit dans les mémoires. Les travaux de thèse de doctorat de Janice Graf à l'échelle des îles Britanniques (Graf, 2011), et traitant spécifiquement de cette question, mettent en évidence des centaines de cas, excluant ainsi d'emblée le simple fait du hasard.

C'est, par exemple, le cas pour les monuments de type *court tomb* et *portal tomb* qui, à Céide Fields en Irlande, se trouvent tous disséminés au milieu du parcellaire néolithique (Caulfield *et al.*, 1998). Une tombe en particulier témoigne du lien évident entre cette nécropole et l'habitat antérieur. Le monument Mayo 14 de Ballyglass (fig. 5), un *court tomb* de 30 m de long, a en effet été érigé directement sur une structure rectangulaire de petite taille représentée au sol par une série de trous de poteaux alignés (Ó Nualláin, 1972). Il ne fait aucun doute ici qu'une volonté de réappropriation du lieu a présidé au choix de la localisation de la sépulture. Le grand cairn trapézoïdal de Hazleton North précédemment évoqué, construit directement sur un espace domestique caractérisé par des fosses et des trous de poteaux, en témoigne également (Saville, 1990). Non loin de là, le monument d'Ascott-under-Wychwood, fouillé dans les années 1960, a aussi révélé que les cistes composant les chambres funéraires s'inséraient directement dans une zone de rejet domes-

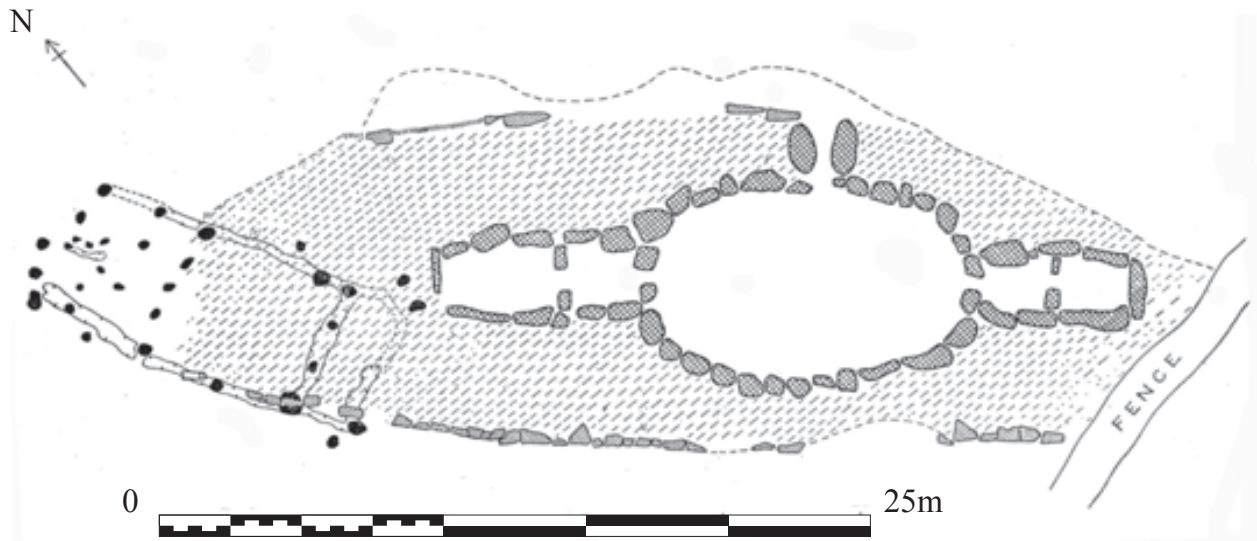


Fig. 5 – Exemple de réappropriation d’espaces préexistants : construction d’un *court tomb* sur une habitation à Balyglass, county Mayo (d’après Ó Nualláin, 1972).

Fig. 5 – Example of re-appropriation of pre-existing space : *court tomb Mayo 14, Ballyglass, built over an earlier house* (after Ó Nualláin, 1972).

tique encore bien visible au sol lors de la construction du monument (Benson et Whittle, 2007). Enfin, le monument de South Street, de même que celui de Ballyglass, est érigé dans une zone autrefois agricole, mais cette fois-ci directement sur des traces de labours (Ashbee *et al.*, 1979).

La fréquence d’occurrence de ces réoccupations conduit à soulever l’hypothèse d’une volonté des bâtisseurs de pérenniser des espaces de vie antérieurs en construisant par-dessus leurs monuments funéraires. Dans ces cas précis, la question d’un processus visant à associer les maisons des morts à celles des vivants devient une hypothèse tout à fait envisageable. Elle l’est d’autant plus que des études antérieures dans les îles Britanniques, fondées sur un séquençage chronologique par analyse bayésienne, ont montré que des intervalles de temps très courts séparaient la fin des séquences d’habitations de celle de construction des monuments au-dessus (Bayliss et Whittle, 2007).

Seraient-ce ainsi les personnes ayant vécu dans les maisons qui seraient inhumées dans les tombes construites par-dessus ? Loin de ne concerner que des modifications dans les modes économiques d’acquisition des denrées (prédation-production), ou dans des échanges qui se font désormais à plus grande distance, la sédentarisation de groupes auparavant mobiles a engendré une complexification des structures sociales, et la maison, en tant qu’espace désormais pérenne, y joue un rôle fondamental. Claude Lévi-Strauss, dans ses études sur les indiens yurok de Californie ou kwakiutl de Colombie britannique, parle des « sociétés à maisons », en ce sens où ces dernières structurent désormais l’ensemble des rapports des systèmes sociaux (Lévi-Strauss, 1984). Ces « sociétés à maisons » auraient une structure sociale agnatique unilinéaire, c’est-à-dire dont la filiation et le transfert du pou-

voir se ferait uniquement par descendance d’un individu mâle. Toutefois, afin de dépasser en partie les théories structuro-fonctionnaliste du britannique Radcliffe-Brown qui aurait selon lui confondu relation sociale et structure sociale (Radcliffe-Brown, 1924-1949), et qui voit principalement dans les structures sociales des sociétés « primitives » une organisation fondée sur des liens de parentés, et donc agnatique, Claude Lévi-Strauss met en évidence dans ces groupes désormais soumis à des réseaux élargis et à des processus politiques accrus (clientélismes, dons, biens de prestige, etc.) l’importance des liens cognatiques. Ceux-là relèvent de filiation ou d’appartenance à un groupe à partir d’un ancêtre commun, ce qui, cette fois, n’exclut pas les femmes mais peut également se situer en dehors de tous rapports patri- ou matrilinéaire : « une personne morale détentrice d’un domaine, qui se perpétue par transmission de son nom, de sa fortune et de ses titres en ligne réelle ou fictive, tenue pour légitime à la seule condition que cette continuité puisse s’exprimer dans le langage de la parenté ou de l’alliance, et le plus souvent, des deux ensemble » (Lévi-Strauss, 1984, p. 190). Associés au sein des « sociétés à maisons », il insiste alors sur une mise à distance de ces deux types de filiation : un individu peut ainsi avoir un statut social agnatique, transmis par un ascendant direct masculin, sa parenté, mais appartenir plus largement à un groupe cognatique fondé sur un ou des ancêtres communs en dehors de tous rapports de filiation et pouvant être exogène au groupe. La maison a donc une dimension matérielle, le lieu de résidence, mais également, au sens médiévisite du terme, une dimension sociopolitique en tant qu’institution qui transcende les liens de lignées, de clans ou de familles. Cette question des ancêtres et d’organisations sociales sera discutée plus avant dans la dernière partie de cet article.

Ainsi, l'idée principale avancée ici est que les premières populations néolithiques des îles Britanniques, en érigeant leurs tombes au-dessus d'anciennes habitations, auraient cherché à associer les agnats et les cognats. Leurs morts, possédant peut-être au sein des dépôts collectifs des liens agnatiques (les études des caractères discrets et le développement des tests ADN devraient permettre dans les prochaines années de répondre à ces questions), seraient volontairement associés à des ancêtres communs, cognatiques, appartenant à un passé récent et encore bien inscrit dans les mémoires. En se sédentarisant, la notion de territoire aurait pris une dimension plus importante, et en associant morts et vivants, ces groupes néolithiques auraient cherché à s'approprier un espace à partir d'une appartenance à un groupe et à une histoire commune. Dans cette perspective, il est alors possible de considérer ici une substitution de la maison des vivants à celle des morts.

Les phénomènes d'accrétion et d'intégration d'un monument funéraire antérieur

L'intégration d'un monument funéraire antérieur dans le corps des nouvelles architectures apparaît comme l'autre modalité de réappropriation d'un lieu précédemment usité. La question de la persistance des espaces sépulcraux, mais aussi de la transmission de la mémoire du lieu au sein d'un groupe, est ici engagée. De même que pour les phénomènes de réoccupation des habitations, seuls quelques exemples seront donnés ici afin d'illustrer le propos.

Localisé sur l'île de Papa Westray, dans l'extrême Nord des Orcades, le monument de Holm of Papa Westray North a connu plusieurs phases de construction et de dépôts funéraires (Ritchie, 2009 ; Sévin-Allouet, 2013). La structure initiale était un petit cairn ovalaire, érigé vers 3500 av. J.-C., qui a ensuite été directement intégré en tant que cellule terminale (cellule 5) dans un monument à stalles de type Orkney-Cromarty. Un séquençage chronologique par analyse bayésienne (fig. 6) a montré que ce monument avait connu deux phases principales de dépôts distincts (Ritchie, 2009 ; Sévin-Allouet 2013). La première utilisation est comprise entre 3520 et 3370 av. J.-C. Elle est suivie d'une phase d'abandon du monument d'un à deux siècles avant qu'il ne soit réutilisé entre 3100 et 2900 av. J.-C. À cette date, le monument est définitivement condamné en comblant les chambres et une partie du couloir par des pierres et de la terre. La séquence ne se termine pourtant pas, et une activité perdure dans la partie du couloir non comblée ainsi que devant le monument sur une durée assez longue, jusqu'à au moins 2600 av. J.-C. Ainsi, des dépôts osseux de moutons, de cerfs, de loutres et de bovins ont été retrouvés accumulés dans la partie non comblée du couloir ainsi que devant le monument (plusieurs de ces ossements montrent par ailleurs des traces de combustion attestant alors que si certaines parties ont pu être introduites crues dans la tombe durant son utilisation, d'autres ont été certainement consommées par les populations). En plus de ces dépôts, un plaquage

de terre organique marron-noir contenant des ossements d'animaux non-brûlés s'étend sur presque 2 m en face de l'entrée de la tombe.

Le site de Notgrove, dans le Gloucestershire, qui a été fouillé entre 1934 et 1935 par Elsie Clifford, constitue un autre bon exemple (Clifford, 1936 ; Darvill, 2004 ; Smith et Brickley, 2006). En effet, le monument mis au jour est un long *barrow* trapézoïdal à chambres transeptées de 48 m de long qui contenait les restes osseux de onze individus. Les fouilles ont révélé qu'un petit *round barrow*, plus ancien et ne contenant qu'une inhumation, avait été intégré dans le corps du grand monument. L'étude bayésienne menée sur le site de Notgrove, en dépit d'un très faible nombre de dates radiocarbone disponibles, a révélé ici que la construction du *round barrow* et le dépôt qu'il a reçu sont datés entre le début du xxxvii^e siècle et le milieu du xxxvi^e siècle av. J.-C., tandis que le grand monument à chambres terminales transeptées est construit par-dessus environ un siècle à un siècle et demi plus tard, dans un intervalle de temps compris entre 3500 et 3350 av. J.-C. (Sévin-Allouet 2013).

Ici encore, de même que pour la sépulture de Holm of Papa Westray North, il y a certainement à l'œuvre une mémoire des lieux et une réelle volonté des bâtisseurs de pérenniser un espace en intégrant le *round barrow* dans le corps du nouveau monument.

Les exemples de cette volonté d'accrétion d'anciennes tombes dans le corps des nouveaux monuments sont nombreux dans les îles Britanniques et les cas se rencontrent aussi bien en Angleterre, qu'au pays de Galles, ou encore en Écosse, sans qu'il ne soit possible de dresser ici un inventaire exhaustif.

Ces cas, bien sûr, débordent largement les seules îles Britanniques et ce même phénomène est également observable sur le continent dans les tombes à couloir du Néolithique moyen II. En France, bien qu'à première vue il soit plus question d'une structuration architecturale continue que d'une intégration d'un monument funéraire antérieur, il est possible de citer pour exemple parmi une multitude de cas relevés surtout dans l'Ouest, le monument F de la nécropole de Bougon (Mohen et Scarre, 2002) ou encore le tumulus d'Er Grah à Locmariaquer (Le Roux *et al.*, 2006).

Mémoire des lieux : les monumentalizations post-condamnation

Les premières sépultures collectives de Grande-Bretagne ont en commun leur aspect ostentatoire. Toutes, bien sûr, ne sont pas comparables aux « superstructures » plus tardives des Orcades, d'Irlande ou de l'île d'Anglesey au pays de Galles, mais il n'en demeure pas moins qu'elles ont pour vocation d'être vues dans le paysage. Le point intéressant ici reste que certaines de ces sépultures, aussi bien en Grande-Bretagne qu'en France, ne prennent un aspect monumental que bien après la fin des dépôts funéraires, lors des phases de condamnation.

Cela semble d'abord évident pour les monuments de bois et de terre de l'Est et du Nord de l'Angleterre,

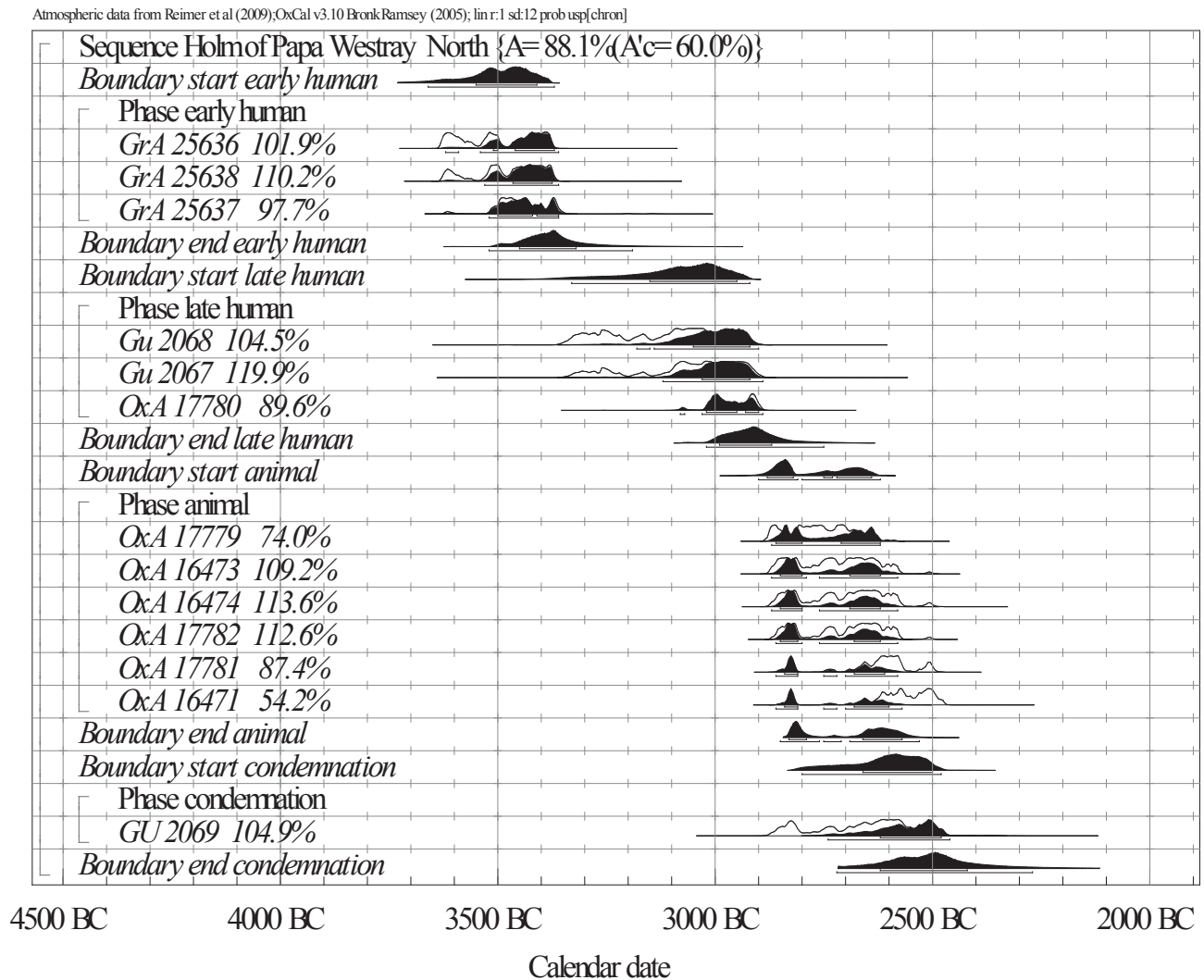


Fig. 6 – Séquence chronologique du monument de Holm of Papa Westray North, Orcades, dans un cadre statistique bayésien (Sévin-Allouet, 2013).

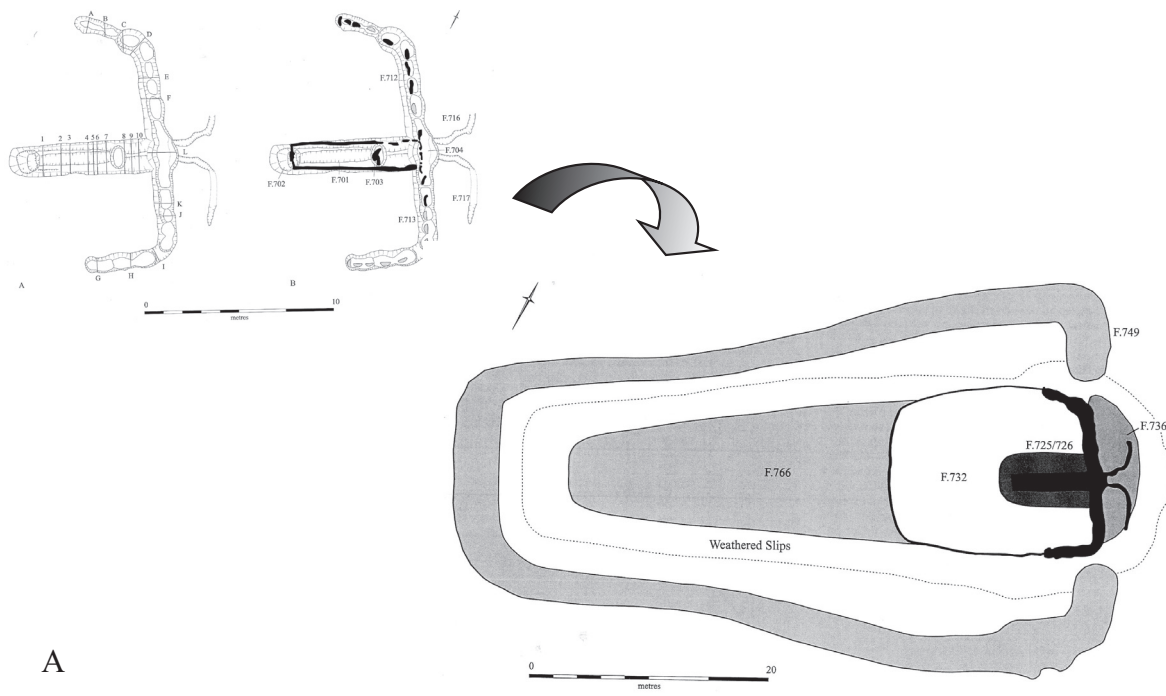
Fig. 6 – Chronological sequence of the tomb of Holm of Papa Westray North, Orkney, in a bayesian framework (Sévin-Allouet, 2013).

et également pour ceux d'Écosse dont l'antériorité du phénomène collectif au sein de cabanes en bois est possible : la maison funéraire en bois de Pitnacree, dans le Perthshire, serait datée du tout début du IV^e millénaire (Coles et Simpson, 1965; Sheridan, 2007). La sépulture de Haddenham, dans le Cambridgeshire, fournit un bon exemple de cette monumentalisation tardive des cabanes funéraires (Evans et Hodder, 2006). Localisé sur une petite terrasse gravillonnaire qui borde la rivière Ouse, le monument de Haddenham, fouillé par Ian Hodder et son équipe entre 1981 et 1987, présentait une exceptionnelle qualité de conservation du fait de sa situation sous une couche alluvionnaire. L'architecture initiale, érigée en deux fois, est composée d'une façade de poutres de bois venant ceindre en partie une chambre funéraire en bois comparable à celle de Pitnacree (fig. 7a). Au terme des dépôts funéraires, qui se sont faits sur une cinquantaine d'années, la façade et la chambre funéraire sont entièrement détruites par le feu (Evans et Hodder, 2006). À ce moment seulement un grand tertre de 30 m de long et de

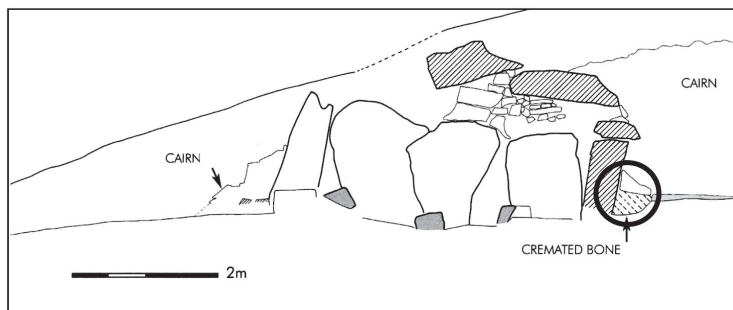
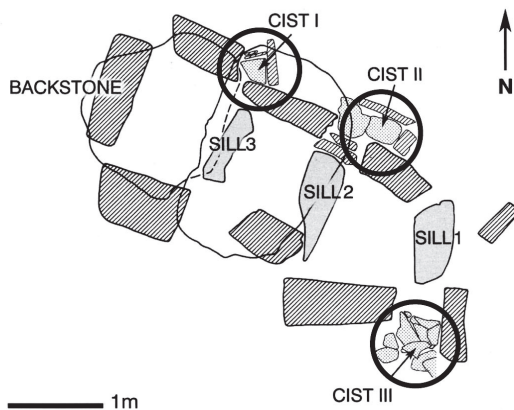
plusieurs mètres de haut, flanqué d'un fossé d'extraction circulaire, est érigé. La construction du monument relèverait ici d'une volonté de matérialiser dans le paysage un endroit particulier où ont pris place des dépôts funéraires. Le point important reste que cette monumentalisation ne s'est pas faite avant ou pendant les dépôts funéraires, mais uniquement à la fin de ces derniers.

La maison funéraire de Nutbane dans le Hampshire illustre également bien cette monumentalisation tardive (Mallet Morgan, 1959). Les corps sont ici déposés au sein d'un enclos en bois précédé d'un petit bâtiment bordé par une grande palissade. Une fois encore, ce n'est qu'à la fin de la séquence des dépôts, et après que l'espace funéraire ne soit détruit par le feu, qu'un grand tertre est construit.

L'intervention du feu dans le processus n'est toutefois pas systématique. La cabane funéraire de Fussell's Lodge, dans le Wiltshire, a par exemple été simplement recouverte par un énorme monument de terre et de bois après les activités funéraires (Ashbee, 1966; Wysocki et al., 2007).



A



B

Fig. 7 – Monuments funéraires en bois recouverts après leur abandon et leur destruction par un tertre de terre. A : Haddenham, Angleterre (d’après Evans et Hodder, 2006) ; B : Mont des Otages, Irlande (d’après Scarre, à paraître).

Fig. 7 – Timber chambers of (A) Haddenham, England (after Evans & Hodder, 2006) and of (B) the Mount of the Hostages monument, Ireland (after Scarre, to be published), covered after their use and destruction by large earthen mounds

Ces phases de monumentalisation postérieures aux activités funéraires, si elles sont particulièrement frappantes pour les cabanes funéraires qui sont souvent des architectures au caractère peu ostentatoire durant leur utilisation, ne s'appliquent cependant pas uniquement aux monuments en bois. La sépulture du mont des Otages à Tara, dans le comté de Meath en Irlande, constitue un bon exemple de cistes et de chambres en pierres et en orthostates ayant fonctionné sans tertre ou cairn durant toute la séquence des dépôts (Scarre, à paraître; ici fig. 7b). Ceux-là ne sont, encore une fois, construits qu'après le dernier dépôt effectué pour venir condamner l'accès aux espaces funéraires. De la même manière, les cistes d'Ascott-under-Wychood, dont l'accès se faisait par le sommet, sont condamnées lors de la construction d'un grand tertre de pierre et de terre venant agrandir le premier dans sa partie est (Benson et Whittle, 2007; Bayliss, Benson *et al.*, 2007).

De manière générale, les cas où les sépultures se monumentalisent lors des phases de condamnation apparaissent très nombreux. En France, les monuments F1 et C2 de la nécropole de Bougon n'ont aucun rôle funéraire, ils sont érigés pour recouvrir définitivement les tombes sous-jacentes et pour donner un aspect architectural ostentatoire au lieu (Mohen et Scarre, 2002). De même à Benon « Champ-Châlon », où un tertre trapézoïdale intègre un premier monument circulaire (Joussaume, 2003). Enfin à Saint-Piat « Changé », dans l'Eure-et-Loir, à la suite d'une « double condamnation », un tertre est érigé au-dessus de la sépulture après que celle-ci ait été entièrement détruite (Jagu, 2003).

Il est également possible d'évoquer des cas où la fin des dépôts coïncide simplement avec une phase d'agrandissement du monument. Le tertre de Wayland Smithy II est, par exemple, agrandi dans sa partie nord à la fin de son utilisation (Whittle, Bayliss *et al.*, 2007), ce qui est très certainement le cas également pour le tertre de Hetty Pleger's Tump dans le Gloucestershire (Clifford, 1966). À nouveau, les monuments prennent un aspect imposant alors que les dépôts funéraires s'arrêtent. Il y aurait donc, dans ces cas de monumentalisation, des événements relevant d'un processus de commémoration : on construit pour condamner une tombe, pour sceller à jamais les personnes qui y sont inhumées, mais surtout pour s'en souvenir en les inscrivant de manière visible dans le paysage.

À partir de l'observation de ces événements de monumentalisation postérieurs à l'activité sépulcrale, et en considérant l'importance que revêt la construction des tertres, il apparaît que ces grands monuments, outre leurs fonctions funéraires, auraient ainsi pu être le résultat d'une volonté mémorielle. Nous pouvons par ailleurs souligner ici que ce constat ne se limite pas aux seules sépultures néolithiques, et que la transformation d'une sépulture en monument à vocation plus large semble être un phénomène plus général, comme en témoigne par exemple les *memoria* paléochrétiennes transformées en églises.

Dans tous les cas, cette hypothèse semble être étayée ici par le fait que le souvenir de certains individus y est encore célébré, longtemps après leurs dépôts, dans des lieux spécifiquement dévolus à cet effet : les *forecourts*.

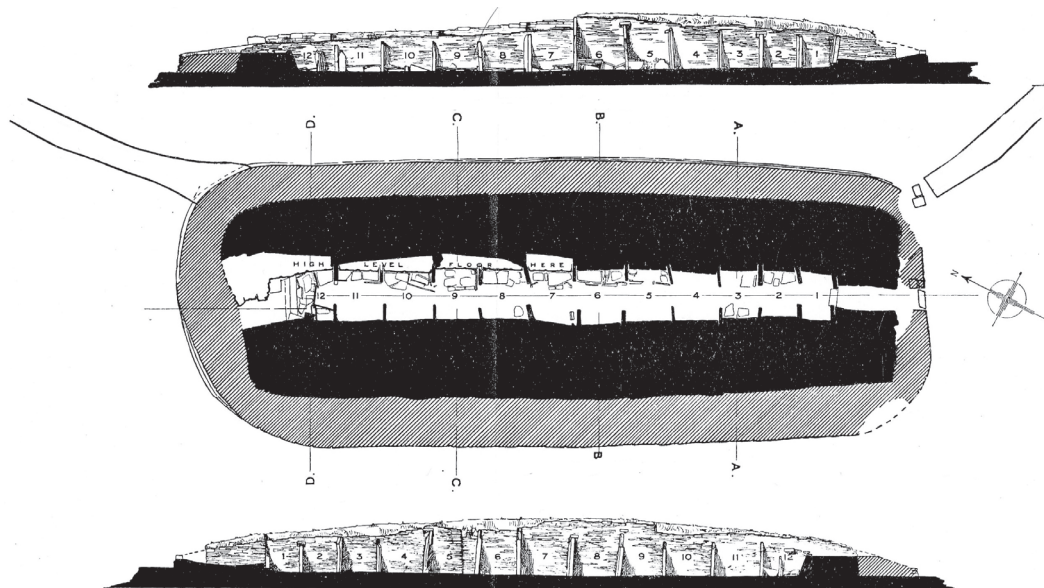
Les forecourts comme lieux rituels de commémoration collective

Un dernier élément suggère que, longtemps après la fin de leur utilisation, ces monuments ont continué à agir comme des lieux de regroupement rituel et certainement mémoriel pour les communautés. Il s'agit des *forecourts* qui sont des espaces localisés à l'avant des monuments, et qui sont souvent bordés, en particulier dans le cas des monuments de type Cotswold-Severn, par deux cornes saillantes qui délimitent l'espace. C'est précisément là que prend place une partie des rites associés aux dépôts funéraires et aux phases de condamnation. Alors que l'accès aux chambres funéraires apparaît comme restreint, certainement limité à une catégorie bien précise de personnes, il s'agit là d'espaces sociaux, rassemblant probablement la communauté. Les traces de ces activités se caractérisent le plus souvent par des dépôts très importants de faune (non consommée) ou d'objets en silex et en pierre, par des foyers témoignant d'activités liées à l'utilisation du feu, par la présence de fosses, par des amas de céramique brisée, et parfois par des dépôts d'individus. Les interprétations quant à ces places apparaissent compliquées. Témoins de festins coïncidant avec les activités dans la tombe pour Julian Thomas (Thomas, 1988), lieux d'expression du pouvoir et du prestige des personnes inhumés dans les chambres pour Mark Edmonds (Edmonds, 1999), il ne fait dans tous les cas pas de doute qu'il s'agit là de places liées à des activités cérémonielles et rituelles. De même, la forme de ces aires, volontairement concaves, semble témoigner que l'acoustique aurait pu avoir ici un rôle de premier ordre : les voix et les sons y résonnant amplifiés durant les cérémonies (Scarre et Lawson, 2006).

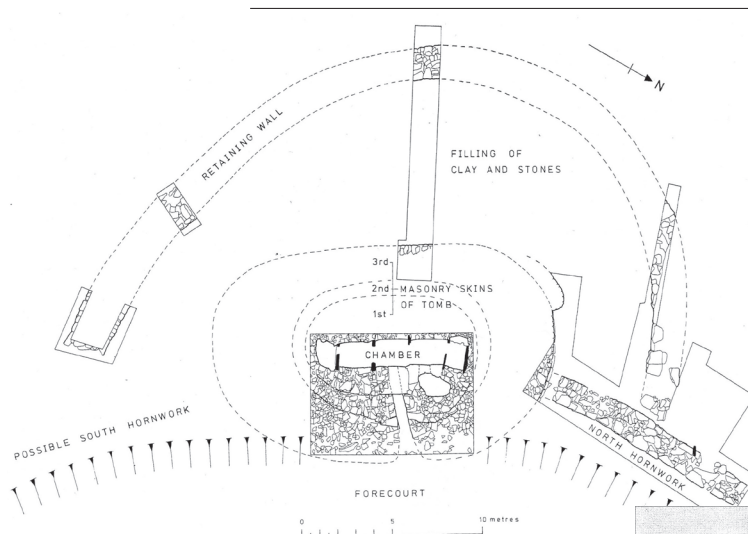
Timothy Darvill définit ces *forecourts* comme des lieux « d'activités sporadiques » (Darvill, 2004, p.134). Or, il apparaît que bien souvent ces activités, intenses, perdurent longtemps après la fin des dépôts funéraires et la condamnation des chambres. Certainement des lieux cérémoniels et de prestige comme le soulignent les auteurs précédemment mentionnés, ils seraient avant tout, selon nous, des lieux de regroupement commémoratifs.

Le monument de Holm of Papa Westray North, par exemple, et son dépôt de faune localisé devant le monument, présenté précédemment, témoignent assez bien d'une activité au sein du *forecourt* s'étalant sur une centaine d'années après la fin des dépôts funéraires.

Un deuxième exemple, qui traduit bien le rôle primordial de ces lieux dans les rites de commémoration, est le monument de Midhowe (Callender et Grant, 1934; Renfrew, 1985; Ritchie, 1995). Il s'agit d'un cairn à chambres compartimentées de type Orkney-Cromarty, situé sur la côte sud-ouest de l'île de Rousay dans les Orcades. Après la condamnation du monument par des grandes dalles bloquant l'entrée et le remblaiement du couloir et des chambres, deux cornes sont alors construites sur la façade est du monument, créant alors le *forecourt*. Ainsi, dans le cas de la sépulture de Midhowe, ce n'est donc que lorsque le monument cesse de fonctionner



A



B

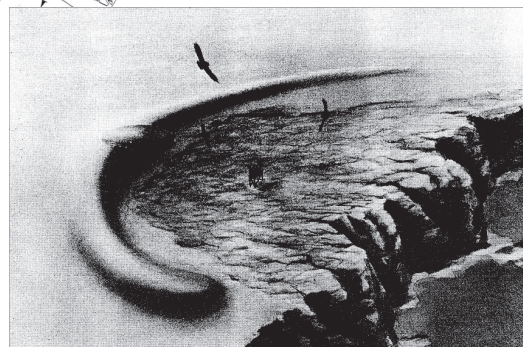


Fig. 8 – Monuments funéraires des Orcades avec leurs *forecourts* utilisés comme probables espaces rituels. A : Midhowe, île de Rousay, (d'après Callender et Grant, 1934); B : Isbister, île de South Ronaldsay (Hedges, 1983).

Fig. 8 – Funerary monuments of (A) Midhowe (after Callender and Grant, 1934) and (B) Isbister (Hedges, 1983) with their large 'forecourts' used as probable ritual areas.

que les populations décident de construire cet espace destiné à commémorer durant un certain temps les individus inhumés (fig. 8a).

Le monument de Bryn yr Hen Bobl au pays de Galles, en dépit du caractère ancien de ses fouilles conduites par Hemp entre 1925 et 1931 (Hemp, 1935), présente également toutes les caractéristiques d'activités ayant perduré en dehors de la chambre bien après l'utilisation de cette dernière. Outre les quatre foyers, le mobilier et la faune mis au jour dans ce *forecourt*, deux éléments permettent d'attester qu'une activité, certainement commémorative, a eu lieu après la condamnation de la tombe. Il s'agit d'abord de la pose d'une dalle hublot, ou *porchole*, de 2 m de haut venant condamner l'accès à la chambre. Si l'accès est, à ce moment, définitivement obstrué, les deux orifices percés dans la dalle, et larges de seulement quelques centimètres, indiquent qu'il y a eu une volonté de continuer à communiquer avec l'intérieur de la tombe. Plus concluant encore, une structure très inhabituelle a été mise au jour dans ce monument. Il s'agit d'une longue plateforme de 90 m, érigée après la construction du tertre, et qui s'étend depuis le bord sud sur lequel elle vient s'appuyer en butté. Bien que la fonction originelle de cette plateforme soit inconnue, il n'en demeure pas moins qu'elle a demandé un effort conséquent lors de sa construction et qu'elle revêt donc une certaine importance. Sur cette plateforme ont été trouvés trois haches polies en dolorite, quelques tessons et deux pointes de flèches, indiquant qu'elle a alors certainement joué un rôle durant ou après le dépôt des individus dans la chambre.

La pérennisation d'activités dans ces lieux après les séquences de dépôts funéraires peut, dans des cas assez rares, se faire sur des périodes de temps très longues. L'énorme monument de West Kennet à chambres terminales transeptées, fouillé par Richard Atkinson et Stuart Piggott, en témoigne à l'évidence (Piggott, 1962). Alors que la chronologie de ce monument, qui a été affinée par analyse bayésienne, montre une activité dans les chambres relativement courte, de l'ordre peut-être d'une trentaine d'années, la phase relative aux dépôts dans le *forecourt* du monument après sa condamnation est susceptible d'avoir duré plus de 700 ans (Bayliss, Whittle *et al.*, 2007).

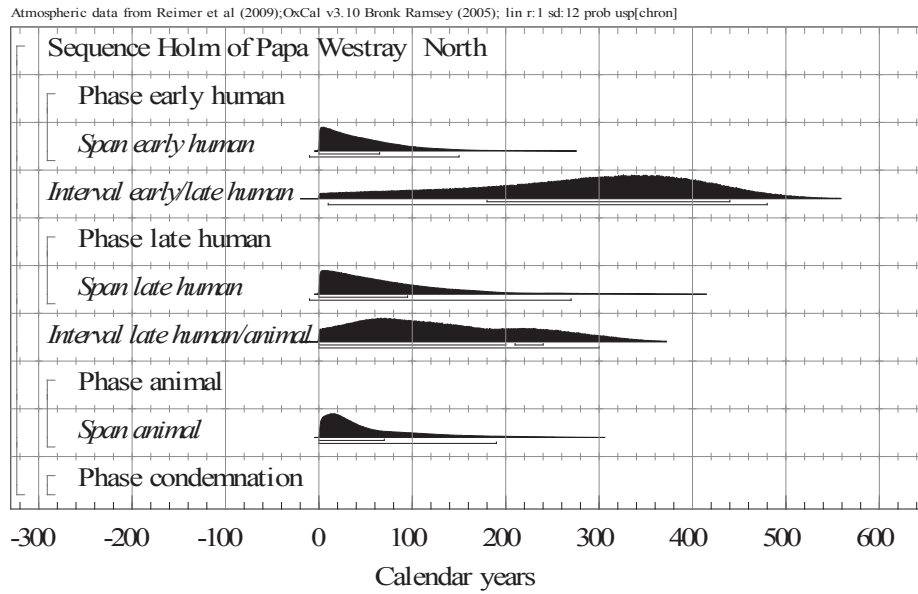
Ces activités de commémoration, principalement dans les *forecourts* des monuments britanniques, témoignent ainsi d'une mémoire collective ayant pu se transmettre sur des durées de temps très longues. La présence attestée de dépôts d'individus humains, les mises en scènes de crânes de bovins, de cochons et de taureaux comme à Pipton (Savory, 1956 ; Wysocki et Whittle, 2000) ou à Hazleton North (Saville, 1990) ayant pu jouer le « rôle de talismans protecteurs ou de symboles totémiques » (Darvill, 2004, p. 135), la création de faux-portails au fond de ces cours, ou encore la présence de foyers, de fosses et de petites structures en bois de type plateforme, sont autant de témoins du rôle prépondérant que les *forecourts* ont tenu dans la création et l'entretien du lien qui unissait la société à ses morts ; lien qui bien souvent semble dépasser largement la durée d'utilisation des aires sépulcrales.

CONCLUSIONS RÉCENTES SUR LES PREMIÈRES SÉPULTURES COLLECTIVES DE GRANDE-BRETAGNE, ET INTERMÈDE THÉORIQUE SUR LES NOTIONS DE « CHRONOLOGIE » ET DE « TEMPORALITÉ »

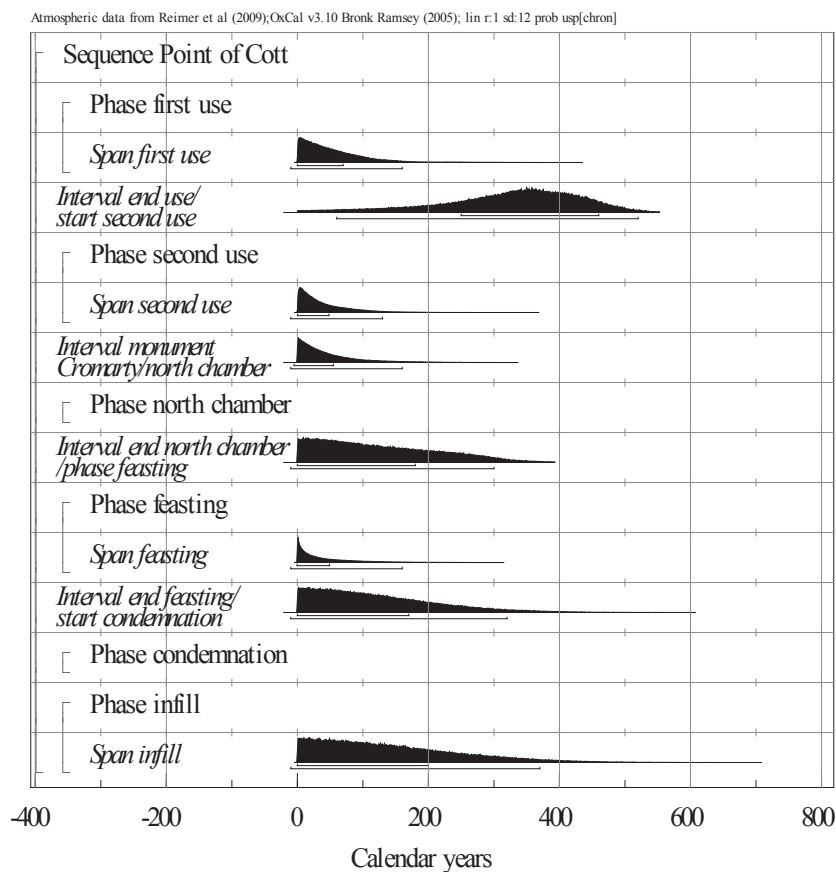
La multiplication, ces dernières décennies, des dates radiocarbone a largement contribué à enrichir notre compréhension des monuments funéraires à usage collectif. En Grande-Bretagne, nous savons désormais, à partir des récents travaux réalisés, que l'émergence des premiers monuments à usage collectif dans le Sud de l'Angleterre est située dans la première moitié du ^{xxxviii} siècle av. J.-C. (Whittle, Barclays *et al.*, 2007 ; Whittle, Healey *et al.*, 2011 ; Sévin-Allouet, 2013). Ainsi, et contrairement à ce que nous observons ailleurs en Europe, le passage au Néolithique en Grande-Bretagne semble avoir été marqué très tôt par la construction de grands monuments (Scarre, 2005), et la phase « pré-monument » du Néolithique britannique, d'après ces études, aurait duré environ un siècle. L'idée que les monuments soient apparus plusieurs siècles après que les communautés se soient sédentarisées peut alors être écartée : ce sont bien les proches descendants des premiers groupes néolithiques qui ont construit ces monuments.

Comme précédemment mentionné, le renouveau dans l'approche de ces sépultures collectives vient en particulier du développement et de l'application en l'archéologie d'analyses bayésiennes venant considérablement affiner nos chronologies. Les premiers travaux conduits par Alex Bayliss et Alasdair Whittle sur cinq monuments du Sud de l'Angleterre (Bayliss et Whittle, 2007), complétés par les résultats apportés par une étude antérieure (Sévin-Allouet, 2013), ont montré que la plupart des monuments avaient fonctionné sur des temps très courts. Ainsi, plutôt que de voir une phase d'utilisation continue des sépultures collectives sur parfois un millénaire, l'histoire de ces dernières témoigne d'une utilisation comprise entre dix et cent ans en moyenne, soit l'équivalent de une à quatre générations en prenant une valeur générationnelle très haute de vingt-cinq ans (Bayliss et Whittle, 2007). Il a, en revanche, été mis en évidence, à partir de ces mêmes études, que dans presque tous les cas, ces durées très courtes d'utilisation alternaient avec des phases d'abandon des tombes pouvant pour leur part être très longues (Sévin-Allouet, 2013), donnant ainsi, dans le cas d'une lecture brute des datations radiocarbone, l'image erronée d'une séquence continue d'utilisation des tombes sur plusieurs siècles (fig. 9).

La question de la transmission des connaissances et de la mémoire sociale, auparavant court-circuitée par des temps supposés très longs, peut désormais être pensée à une échelle de temps humain. Quatre générations par siècle ou un maximum de deux vies entières par siècle et demi donnent la mesure d'une existence dans le temps (Whittle, Barclay *et al.*, 2007). Il est ainsi évident, à partir de cette échelle de temps, qu'une mémoire personnelle



Séquence chronologique de Holm of Papa Westray North



Séquence chronologique de Point of Cott

Fig. 9 – Phases d’occupation des monuments de Holm of Papa Westray North et de Point of Cott, Orcades, dans des cadres bayésien et montrant des durées d’utilisation très courtes alternant avec des phases d’abandon des sites beaucoup plus longues (d’après Sévin-Allouet, 2013).

Fig. 9 – Chronological phases of the tombs of Holm of Papa Westray North and of Point of Cott, Orkney in a Bayesian framework, showing very short durations of use alternating with long phases of abandonment of the sites (after Sévin-Allouet 2013).

fiable a pu être transmise facilement entre les générations et les temps de vie, ce qui était également rendu impossible auparavant par des temps beaucoup trop longs. Considérons, pour reprendre ici l'exemple de Whittle et de son équipe (Whittle, Barclays *et al.*, 2007), certes de manière assez optimiste pour ces périodes, une grand-mère âgée de soixante-dix ans, racontant à sa petite-fille de dix ans des événements que sa propre grand-mère, âgée elle-même de soixante-dix ans, lui avait racontés alors qu'elle était une enfant de dix ans, elle transmettra ainsi des souvenirs remontant à cent vingt ans (fig. 10).

En considérant alors que ces monuments n'ont pas fonctionné sur plusieurs siècles comme on l'a supposé pendant longtemps, mais simplement sur une à quatre générations, les individus que l'on commémore dans les sépultures ne sont plus des individus flottant dans un temps mal défini, mais des ascendants directs encore inscrits dans une mémoire collective transmissible de génération en génération.

La notion de temporalité engagée ici relève du concept développé par Tim Ingold (Ingold 1993) et utilisé dans les travaux d'Alex Bayliss et de Christopher Bronk Ramsey relatifs aux analyses bayésiennes (Bayliss, Bronk Ramsey *et al.*, 2007). Ingold fait une importante distinction entre chronologie et histoire d'une part, et temporalité d'autre part. La chronologie serait n'importe quel système régulier d'intervalles de temps datés dans lesquels les événements ont pris place, tandis que l'histoire serait n'importe quelles séries d'événements qui peuvent être datés dans le temps en fonction de leur déroulement dans un intervalle chronologique (Ingold, 1993; Bayliss, Bronk Ramsay *et al.*, 2007). Pour unir et supplanter chronologie et histoire, Ingold introduit la notion de temporalité. À la suite d'Alfred Gell (Gell, 1992), il opère donc une distinction entre une série A et une série B de temps. Dans la série B, « les événements sont échelonnés dans le temps comme des perles sur un fil et sont traités comme des événements isolés, se succédant l'un l'autre, cadre

après cadre » (Ingold, 1993, p. 157). Dans la série A, au contraire, le temps est immanent au déroulement des événements, et chaque événement englobe et est englobé dans un modèle de rapports encore tendus dans le passé et projeté vers l'avenir (Ingold, 1993). Ainsi, en réunissant ces deux temps, chronologie et histoire ne sont plus opposées, mais fusionnent pour former cette notion de temporalité comme moteur du processus de vie sociale.

Les temps d'utilisation supposés sur plusieurs siècles des monuments funéraires à usage collectif avaient eu pour corollaire d'annihiler cette notion de temporalité en écartant l'individu même du discours. Les résultats chronologiques obtenus depuis le développement des analyses bayésiennes, mettant en avant des temps finalement très courts, replacent désormais les communautés au cœur d'une histoire. Cette histoire est maintenant pensée à l'échelle de générations humaines et non plus à travers une chronologie déconnectée de sa substance événementielle.

Les conclusions présentées ici relatives aux tombes collectives de Grande-Bretagne et le bref intermède théorique subséquent, aussi lacunaire et limités soient-ils, nous permettent maintenant d'aller plus avant sur les questions de temps, d'histoire et de mémoire sociale des premières populations agropastorales.

HISTOIRE ET MÉMOIRE DES PREMIÈRES POPULATIONS AGROPASTORALES : LA CONSTRUCTION DES TERRITOIRES SACRÉS ET DES ANCÊTRES.

Considérant désormais, d'après l'ensemble des exemples présentés ici, que ces tombes sont souvent construites et entretenues sur des lieux précis selon des schémas idéels, ce sont les notions « d'espace sacré » et « d'ancêtre » qui seront discutées ici.

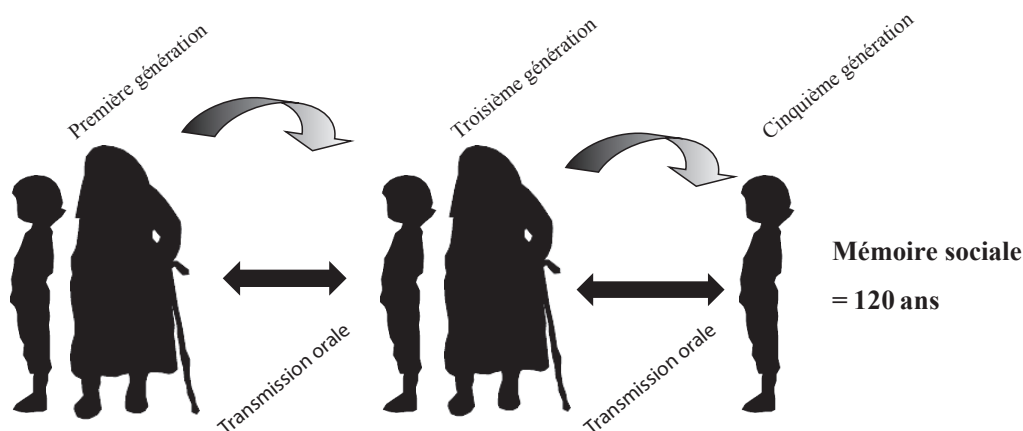


Fig. 10 – Représentation de la transmission d'une mémoire sociale à travers plusieurs génération (DAO C. Sévin-Allouet d'après Whittle, Barclay *et al.*, 2007).

Fig. 10 – Representation of the transmission of social memory through several generations (CAD C. Sévin-Allouet after Whittle, Barclay *et al.*, 2007).

Les premières sépultures collectives des îles Britanniques et la construction des territoires « sacrés ».

Considérant la définition donnée par Mircea Eliade, l'espace sacré serait avant tout un lieu qui se singularise et se détache à l'intérieur même de l'espace profane par son organisation et sa symbolique (Eliade, 1965). Pour lui, l'espace sacré est structuré selon des bases cosmogoniques empruntées de divin, dont il reproduit l'architecture : il est au cœur et au fondement même du religieux. Celui-ci constitue ainsi le lien premier, l'*axis mundi*, entre trois niveaux : l'espace profane (terrestre), l'espace céleste (supérieur) et l'espace des morts (inférieur). Dans cette perspective, le lieu sacré serait alors une place centrale, une reproduction terrestre d'un modèle divin, autour de laquelle graviteraient le monde et sa structure (Eliade, 1965). En dépit de l'importance de cette « espace sacré » dans toutes les sociétés humaines, l'un des points primordiaux mis en avant par Eliade reste que les sociétés décrites ne seraient pas à même de choisir ces lieux sacrés : ceux-ci étant marqués dès l'origine par un ou des signes, précédant les groupes humains et leur(s) cosmogonie(s), et témoignant de leurs sacralités (Eliade, 1965).

Outre l'aspect parfois quelque peu occulte de l'œuvre d'Eliade, dont la lecture reste difficile d'accès, la définition de « l'espace sacré » donnée par l'auteur ne satisfait donc pas entièrement ici. Que cet espace soit en dehors du profane et le transcende, cela est entendu. De même, alors qu'Émile Durkheim (Durkheim, 1912), et, plus proche de nous, l'anthropologue Alain Testart (Testart, 1993), opèrent tous deux une séparation entre religion et divin – il y a de par le monde, pour le second, une multitude d'exemple de religions sans dieux –, Eliade sépare de la même façon religion, sacré et dieux : « Le mot "religion" [...] n'implique pas nécessairement une croyance en Dieu, en des dieux ou en des esprits, mais se réfère à l'expérience du sacré et par conséquent, est lié aux idées d'être, de signification et de vérité » (Eliade, 1971, p. 7-8). Cette définition convient ici également, ne mettant pas sur le même niveau trois notions qui ne recouvrent nullement la même sémantique : il y a bien du sacré sans religion et des religions sans dieux.

En revanche, un point d'achoppement constitue ce qui pourrait être ici une limite à la définition de « l'espace sacré » donnée par Eliade. Il concernerait cette incapacité qu'auraient les hommes à les choisir. Si, comme le prétend Heidegger, que nous évoquions au début de ce travail, les hommes sont « formateurs de monde » (Heidegger, 1929-1930), ils sont alors, par conséquent, tout autant formateurs de sacré. Il n'est plus question ici de choisir un lieu sacré, mais de le construire de manière tangible ou idéale. Ce serait donc bien les individus, à travers leurs activités, qui confèreraient aux emplacements leurs caractères profanes ou sanctuarisés. La perception d'un lieu, toujours selon le concept du *taskscape* de Tim Ingold (et comme nous l'avons vu plus haut) demeure changeante, culturellement érigée par les indivi-

duels mêmes. Ainsi, les places peuvent changer de sens au cours du temps et des anciennes zones de vie, des habitations, se voient par exemple progressivement conférer un caractère idéal et sacré par la construction d'une tombe au-dessus. Les lieux ne sont donc pas sacrés intrinsèquement, mais, au contraire, ils le deviennent à travers les activités humaines. Ils ne doivent alors pas être considérés comme de purs éléments objectifs, mais être pensés dans leurs dimensions subjectives, avec tout ce que cela comprend d'idéal. Pour Maurice Bloch, qui à la suite de Lévi-Strauss discute des « sociétés à maisons », les idées de religion et de sacré sont associées de manière insécable à l'histoire partagée des groupes, et c'est l'ensemble des activités humaines qui, peu à peu, confère son caractère sacré à un lieu : « the transcendental cannot be separated from very common human-wide practical activities [...], the activities that go on in them [les maisons] readily become concepts and as such are suited to the purpose of the transcendental social » (Bloch, 2010, p. 159).

Il convient donc de faire une distinction primordiale entre les espaces objectivés, décrits précédemment, et ces terres ou ces sites sacrés. Ceux-là ne prennent pas obligatoirement sens de manière tangible et concernent avant tout un lien entre les populations et un lieu donné, les rattachant probablement à une notion de passé commun : ici, et comme il a déjà été montré, la construction des tombes devient le premier événement d'un processus mémoriel. C'est la formation de ce processus qui confère à ces tombes leur caractère sacré : le monument et les dépôts qui lui sont associés constituent une connexion dans le temps et l'espace, un point de commémoration inscrivant les individus dans une notion de temporalité où vivants et morts se retrouvent inscrits ensemble.

Ces populations néolithiques, à travers leurs tombes, ont cherché à s'associer à des événements passés : soit à caractère domestique, en construisant au dessus d'anciens lieux de vie, soit à dimension funéraire en intégrant des tombes antérieures dans les nouveaux monuments. De la même façon, après les séquences de dépôts, des lieux spécifiques, les avant-cours ou *forecourt*, ont servi à maintenir par des processus de commémoration un lien avec les défunts inhumés dans les tombes. Dans certains cas, comme par exemple à West Kennet, dont la durée de ce phénomène s'étale sur presque sept cents ans et dépasse donc largement la capacité de transmission orale d'une mémoire collective, c'est certainement le lieu qui a pris un caractère idéal et sanctuarisé.

Enfin, comme décrit préalablement, un certain nombre de sites se monumentalisent et prennent un caractère ostentatoire uniquement à la fin de l'utilisation des aires funéraires qui étaient, durant toute la durée des dépôts, des architectures tout à fait modestes et anodines.

De manière générale, le fait que la durée d'utilisation des aires sépulcrales, la fonction funéraire donc, semble très faible au regard de la fréquentation totale des tombes indique que ces dernières ont donc eu bien sûr une fonction sépulcrale, mais qu'elles seraient avant tout un vecteur mémoriel pour les populations. Ces dernières se sont sédentarisées et le territoire, désormais limité,

acquerrait dès lors une importance nouvelle dont l'appropriation devait être légitimée. En associant leurs morts à des événements passés, funéraires ou domestiques, et en continuant par la suite à commémorer ce qui pourrait être désormais des places sanctuarisées par la présence d'ancêtres ou d'ascendants, ces communautés agropastorales auraient avant tout cherché cette légitimation.

Le caractère sacré de ces tombes ne proviendrait alors pas ici d'un rapport au divin ou au religieux, certainement existant mais qui dans tous les cas nous échappe, mais serait défini par l'édification, à travers ces dernières, d'un rapport au monde et d'une mémoire sociale qui légitimerait la possession d'un territoire. Au-delà du divin et du religieux, il nous semble donc que certains lieux sont sacrés car ils sont avant tout ancrés dans une conscience commune qui renvoie à une histoire partagée. Celle-ci peut être réelle, mais l'anthropologie nous apprend qu'elle est le plus souvent idéelle – mythique – et qu'elle constituerait le « fondement des sociétés » (Godelier, 2007).

Des tombes sans ancêtres : ce que nous apprend l'anthropologie

Cet intermède théorique, le deuxième, a ici pour objectif de discuter du statut non pas social cette fois-ci, mais ontologique, des individus que l'on commémore dans ces tombes et auxquels on associe régulièrement de nouveaux défunts. Le terme « ancêtre » semble en effet avoir été consacré dans la littérature pour définir ces individus. Ce terme a également été utilisé tout au long de cet article et, comme nous le verrons maintenant, de manière certainement abusive puisque l'anthropologie nous montre clairement que ces défunts ne constituent en aucune manière des ancêtres.

Il convient donc maintenant de montrer de quelle manière nos collègues anthropologues ont défini les ancêtres, et surtout en quoi cette définition ne s'applique nullement ici. Pour cela, il semble nécessaire de préciser comme préalable général que les ancêtres ne se limitent jamais à des lignées générationnelles, mais, au contraire, comprennent souvent des humains ayant vécu dans un passé lointain, des « entités » très mal définies habitant le(s) territoire(s) sacré, ou encore des caractères mythiques non humains et des êtres « créateurs d'origine » (Ingold, 2000). Trois exemples, bien que très – trop – succincts et limitatifs, suffiront pourtant à illustrer cette définition.

Le premier concerne le groupe des Iban de Sarwak en Malaisie, étudiée par l'ethnologue Véronique Béguet et dont les conclusions relatives aux ancêtres, communément nommés *petara* (« entités bienveillantes »), sont que dans ce groupe, et contrairement à l'idée reçue, tous les défunts n'ont pas pour vocation de devenir des ancêtres et seul un petit nombre accède à ce statut (Béguet, 2007). Ici, il n'est question d'aucun rite pour faire accéder le mort à l'état d'ancêtre. Ces derniers échappent dans tous les cas à la succession généalogique et temporelle, et demeurent à proximité des vivants, en tant qu'« être bienveillant », principalement sous la forme d'oiseaux ou de serpents,

mais également, dans sa forme suprême, de riz. Le riz, dans cette société, est un ancêtre au sens littéral du terme. La condition pour qu'un défunt accède à cette métamorphose, et donc par là même au statut de *petara*, est l'apparition de celui-ci en rêve chez l'un des membres de sa famille. Dans ce cas, ce sont ainsi les rêves qui façonnent les ancêtres en métamorphosant certains défunts.

De la même manière, dans les sociétés aborigènes d'Australie, le « Temps du rêve » (*Dream Time*) est à l'origine de tout. Il n'est pas question de développer ici cette question bien trop complexe pour être détaillée en quelques lignes, et on se contentera de relever le fait que pour la plupart des auteurs ayant travaillé sur ces sociétés, les conclusions avancées sont toujours les mêmes : les ancêtres, appartenant à ce « Temps du rêve », ne se trouvent jamais sur le même plan spatial et temporel que les hommes (Eliade, 1972 ; Maddock, 1972 ; Testart, 2003). Ceux-là, pouvant prendre une forme animale ou humaine, sont les créateurs du monde et appartiennent à un « temps des origines » désormais révolu. Ainsi, les sociétés aborigènes pensent que chaque individu descend de l'un de ces êtres (il existe donc des hommes-kangourous, des hommes-iguanes, des hommes-dingos, etc.) et peut entrer en communication avec ces esprits ancestraux par les rêves. En revanche, la condition d'ancêtre n'est pas atteignable, celle-ci est figée de par le caractère mythique et originel de ces derniers : qu'une personne meurt et elle intégrera ce « Temps du rêve », mais elle ne deviendra pas pour autant un ancêtre.

Enfin, chez les tribus baruya de Nouvelle-Guinée, très largement étudiées par Maurice Godelier, le discours que nous restitue ce dernier – qu'il a lui-même reçu du « maître des initiations » baruya – témoigne du caractère exceptionnel et supérieur d'un ancêtre commun : Djivaa-makwé (Godelier, 1982). En effet, ce dernier, en dépit de son caractère humain, possède une dimension d'être à part, ayant la capacité de transmettre aux hommes le nom de leurs tribus suivant la volonté des hommes-esprits : « quand il a touché le sol, les hommes-esprits lui ont révélé le nom secret du Soleil et le nom qu'il faudrait donner aux hommes qu'il rencontrerait » (Godelier, 1982, p. 155). De même, cet ancêtre possède également une dimension centrale et originelle : « Il leur a dit de construire une grande maison cérémonielle, et a déclaré : “Je suis moi le poteau central de cette maison, vous êtes sous moi, je suis le premier et votre premier nom à tous maintenant, sera le mien, Baruya” » (Godelier, 1982, p. 155). Enfin, et surtout, il est le grand initiateur, supérieur, possédant la prérogative de pouvoir conférer à certains individus des statuts sociaux particuliers : « Puis Djivaamakawé a posé sur leurs têtes les insignes des grands guerriers, des shamanes, il a vu et marqué ceux qui allaient devenir des grands hommes » (Godelier, 1982, p. 155).

Ainsi, ces trois exemples pris dans trois sociétés différentes, aussi lacunaires soient-ils, sont cependant suffisants pour supposer que les ancêtres ne sont jamais situés sur le même plan temporel, spatial, ou même ontologique que les hommes. Ils appartiennent dans la plupart des cas à un passé lointain, originel et fondateur, parfois

mythique, auquel se rattachent les populations. Qu'importent les exemples qu'il aurait été possible de multiplier ici, animaux totémiques des Indiens de la côte nord-ouest d'Amérique du Nord – les *guardian spirits* – (saumons, ours, orque épaulard, etc. : Testart, 1993), ou encore les *yang* des tribus d'Indochine, dans tous les cas, il ressort que : 1) les ancêtres ne sont jamais de même nature que les hommes et que 2) dans très peu de cas seulement, des défunts sont susceptibles d'accéder à ce statut qui renvoie le plus souvent à un temps mythique. C'est la notion de « fondateur » qui est ici primordiale et inséparable du concept d'ancêtres, qu'ils s'agissent d'agnats ou de cognats comme il a été discuté précédemment.

Ces quelques observations tranchent ainsi nettement avec ce que nous avons vu tout au long de cet article. En effet, dans le cas des sépultures collectives, les durées d'utilisation s'avèrent beaucoup plus courtes que ce qui était initialement supposé, et les individus déposés dans les tombes, comme il a été montré, n'appartiennent jamais à un passé trop lointain pour ne plus être inscrits dans une mémoire collective transmissible de génération en génération. Les différentes phases d'abandon des sites mises en évidence, parfois longues, ne le sont cependant jamais suffisamment pour court-circuiter ce processus de transmission orale : il a alors été supposé dans une étude antérieure (Sévin-Allouet, 2013) un déplacement cyclique des populations sur un même territoire – lorsque les sols cultivables étaient épuisés – qui reviendraient ainsi régulièrement sur leurs anciennes zones de vie et réoccuperaient les tombes précédemment érigées. À cet égard, l'intégrité des dépôts antérieurs est systématiquement conservée : l'individu, connu, garde de l'importance même après sa décomposition puisqu'il n'est pas un anonyme.

Il ressort donc que les défunts initialement déposés dans les tombes sont des personnes connues, bien présentes dans les mémoires – peut-être des ascendants directs sinon des membres de la communauté même – et qui ne sont nullement rattachées à une dimension fondatrice ou à un passé lointain et originel. Cette dimension, pourtant inséparable du concept d'ancêtre, est ici totalement absente : ces défunts n'en sont donc pas. Il est possible également d'émettre l'idée que l'adoption de la sédentarité et de l'économie de production ait pu être perçue comme une sorte de renaissance, écartant par là même l'idée d'un temps mythique comme creuset où se façonnaient les ancêtres.

De manière générale, les conclusions avancées ici trouvent un écho certain avec celles de Magdalena Midgley (Midgley, 2010). Ses travaux remarquables sur les premiers groupes agropastoraux du Danemark et du Sud de la Suède, appartenant à la culture des gobelets à entonnoir du TRB (*Trichterbecherkultur*), l'ont conduit à des considérations tout à fait similaires. De la même manière, elle souligne alors le caractère intemporel et mythique des ancêtres qui ne sont jamais situés dans le même temps, ni dans le même espace, que les hommes : « The criteria for ancestral status within the Neolithic are difficult to judge, but ethnographic evidence suggests that contributions to the communal well-being, and per-

haps relations with the outside world, may be particularly significant. [...] One may suggest that the initial idea of 'ancestors' and 'ancestralship' within the TRB—when the long barrow monuments were prominent—may have been a global and perhaps somewhat ambivalent concept, perceived at multiple levels and reaching back into mythological roots, with a spatial dimension playing a double role as geographical distance and also as indicator of a mythological time » (Midgley, 2010, p.7).

Les pratiques et les rites associés aux sépultures collectives de cette aire chronoculturelle ne témoigneraient alors pas non plus de défunts ayant revêtu un caractère d'ancêtres, mais bien de membres de la communauté dont le souvenir est encore conservé : « Communication with the dead—through manipulation of their bones inside the chambers, and through elaborate ceremonies conducted in the vicinity of the tombs—suggests that the ancestors are no longer regarded as 'first principle' ancestors (placed at a cosmologically distant locale) but rather as active members of a community. [...] In this context a new structuring element emerged which permitted a closer connection between the living and their immediate rather than mythological ancestors » (Midgley, 2010, p. 8).

L'idée développée ici est donc que dans une grande majorité des cas, le terme « ancêtre » utilisé pour définir les défunts mis au jour dans les sépultures collectives est impropre. Mis en perspective avec les données ethnologiques disponibles, il apparaît qu'aucun critère de rapprochement n'existe. Les durées de temps initialement supposées très longues de ces sépultures collectives auraient pu permettre ce parallèle en donnant aux morts déposés dans les aires funéraires une dimension lointaine et peut-être fondatrice. Les études récentes relatives à la chronologie de ces monuments témoignent toutefois, au contraire, de temps très brefs : soulignant une continuité mémorielle, se rattachant aussi bien aux lieux qu'aux défunts, et écartant alors d'emblée la notion d'ancestralité.

Cette question de la définition des ancêtres, qui n'est ici qu'à peine effleurée, ne constitue pas un débat nouveau et de vives discussions ont lieu depuis un certain nombre d'années en Grande-Bretagne sur cette question. En effet, cette notion d'ancêtre semble y être également appliquée de manière récurrente et abusive, dans des contextes qui ne témoignent pourtant d'aucune notion d'ancestralité et qui n'en nécessitent pas : « One of the great claims made by 'interpretative' or 'post-processual' archaeologists was that their interpretations, being contextual, respected the particularity of the time, people and period they were trying to examine, and were thus a humane alternative to the processual insistence on cross-cultural laws, or the processual habit of classifying societies into types in some grand evolutionary scheme. It is surely one of the ironies of modern archaeology that it is these same 'interpretative' or 'post-processual' archaeologists, who are now so keen on ancestors, ancestors who are omnipresent and omniscient. For these ancestors really can do anything—a spot of legitimation here; a touch of phenomenological meaning there. And they are everywhere:

in cursuses, any barrow (whether or not it contains human bone); in the ditches of henges and causewayed enclosures; and in any Atlantic Iron Age house that may have used some stone from nearby chambered tomb » (Whitley, 2002, p. 124-125).

Il semble ainsi peu opportun de tenter d'aller ici plus loin sur cette question complexe des « ancêtres », mais il convient, pour terminer, de souligner que cette notion d'ancestralité dépasse largement, comme il a été montré tout au long de ces quelques paragraphes, la simple transmission substantielle d'une ascendance : si les ancêtres sont bien au cœur des sociétés, dans les mythes de fondation, ils demeurent toutefois la plupart du temps en dehors de tous liens généalogiques (Jones, 2008).

CONCLUSION

Plus que tout autre élément, le fait religieux apparaît au cœur des processus sociaux. Émile Durkheim, considéré comme le père de l'anthropologie française, le définit comme un phénomène social et collectif, visant avant tout à rassembler les individus autour de réalités communes : « La conclusion générale du livre qu'on va lire, c'est que la religion est une chose éminemment sociale. Les représentations religieuses sont des représentations collectives qui expriment des réalités collectives [...] » (Durkheim, 1912, p. 13). Les sociétés « premières » d'Australie ou d'Amérique du Nord qu'il étudie dans son ouvrage *Les formes élémentaires de la vie religieuse* témoigneraient ainsi de la dimension structurante des croyances religieuses. L'ensemble des rites inhérents à ces dernières auraient pour vocation de maintenir ces croyances à l'origine de la cohésion des sociétés : « Le rite ne sert donc et ne peut servir qu'à entretenir la vitalité de ces croyances, à empêcher qu'elles ne s'effacent des mémoires, c'est-à-dire, en somme, à revivifier les éléments les plus essentiels de la conscience collective » (Durkheim, 1912, p. 536).

Ainsi, en ne considérant que les productions matérielles des sociétés, nous nous couperions d'une part importante du fait social. Il est entendu que ces sociétés peuvent être classées selon leur degré de technicité et être étudiées à partir de leur culture matérielle, c'est d'ailleurs ce à quoi l'archéologie a principalement à faire, mais l'essentiel nous échappe alors, car l'anthropologie nous apprend que le fait religieux précède et englobe tous les autres aspects de la vie sociale, et ce fait religieux ne peut être vu qu'à travers les représentations qui tra-

duisent la pensée : la conscience phénoménale. Il s'agit là d'une conscience relative à l'affect, aux sensations, aux émotions, et à l'immatériel ; le rapport au monde est ici d'ordre extatique, se passant en dehors des sujets, dans une projection conceptuelle.

C'est la raison pour laquelle nous avons souhaité dans cette étude aborder les monuments funéraires à usage collectif dans ce cadre phénoménologique : cette sphère du funéraire s'y prêtait particulièrement bien puisque c'est ici, bien plus qu'ailleurs, que se manifestent les idéologies et le symbolisme. Dans cette perspective, aucune approche systématique n'est bien sûr possible, ni même aucune conclusion générale. Cependant les hypothèses émissent tout au long de cet article restent fondées sur des indices suffisamment récurrents pour être recevables.

Les postulats avancés au terme de cette étude sont donc que :

- les espaces sur lesquels sont érigés les tombes sous-tendent une mémoire sociale, une notion de temporalité, dont les monuments sont le principal vecteur, ils prennent à ce titre une dimension sacrée ;

- ces espaces ont valeur de marqueurs temporels : les populations allant chercher dans un passé proche la légitimation de leur territoire ;

- ces processus mémoriels et de légitimations ne renvoient pas et ne sont pas fondés sur un rapport à des ancêtres, dont la dimension fondatrice ou mythique est ici absente, mais plus probablement à des membres de la communauté dont le souvenir est transmis de génération en génération. Ce sont les rapprochements avec ces derniers, à partir des monuments funéraires, qui constituent la base de cette légitimation ;

- enfin, à travers les différents phénomènes d'objectivations dans ces tombes, mis en perspectives avec des données ethnologiques et qui peuvent constituer dans certains cas des bonnes clés de lecture, il est parfois possible d'avancer des hypothèses relatives aux croyances et au rapport à la mort entretenus par les populations

Nous l'avons donc vu tout au long de cette étude : l'un des moyens privilégiés pour accéder aujourd'hui aux modes d'organisations sociales des premiers groupes agropastoraux reste l'étude de leurs rapports à la mort. Plus encore, pour l'archéologue britannique Ian Hodder, la sphère du funéraire constituerait « une arène d'activité » où seraient façonnées les institutions (Hodder, 1982a et b). Il deviendrait ainsi possible, à travers l'observation et l'étude de ces manifestations funéraires, qui ne sauraient s'affranchir du fait religieux, d'embrasser l'ensemble des sociétés et de leurs « consciences collectives », à travers leur(s) rapport(s) aux morts et à la mort.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

ASHBEE P. (1966) – Fussell's Lodge Long Barrow Excavations, 1957, *Archaeologia*, 100, p. 1-80.

ASHBEE P., SMITH I. F., EVANS J. G. (1979) – Excavation of Three Long Barrows near Avebury, Wiltshire, *Proceedings of the Prehistoric Society*, 45, p. 207-300.

BARBER J. (1997) – *The Excavation of a Stalled Cairn at the Point of Cott, Westray, Orkney*, Édimbourg, Historic Scotland, 96 p.

BARTHES R. (1957) – *Mythologies*, Paris, Seuil (Points Essais), 233 p.

- BAYLISS A., BENSON D., GALER D., HUMPHREY L., McFADYEN L., WHITTLE A. (2007) – One Thing After Another: The Date of the Ascott-under-Wychwood Long Barrow, in A. Bayliss et A. Whittle (dir.), *Histories of the Dead: Building Chronologies for Five Southern British Long Barrows*, Cambridge, Cambridge University Press (Supplément au *Cambridge Archaeological Journal*, 17, 1), p. 29-44.
- BAYLISS A., BRONK RAMSEY C., VAN DER PLICHT J., WHITTLE A. (2007) – Bradshaw and Bayes: Towards a Timetable for the Neolithic, in A. Bayliss et A. Whittle (dir.), *Histories of the Dead: Building Chronologies for Five Southern British Long Barrows*, Cambridge, Cambridge University Press (Supplément au *Cambridge Archaeological Journal*, 17, 1), p. 1-28.
- BAYLISS A., WHITTLE A., dir (2007) – *Histories of the Dead: Building Chronologies for Five Southern British Long Barrows*, Cambridge, Cambridge University Press (Supplément au *Cambridge Archaeological Journal*, 17, 1), 147 p.
- BAYLISS A., WHITTLE A., WYSOCKI M. (2007) – Talking about my Generation: The Date of the West Kennet Long Barrow, in A. Bayliss et A. Whittle (dir.), *Histories of the Dead: Building Chronologies for Five Southern British Long Barrows*, Cambridge, Cambridge University Press (Supplément au *Cambridge Archaeological Journal*, 17, 1), p. 85-101.
- BEGUET V. (2007) – Métamorphose et ancestralité, Un nouveau regard sur les « dieux » des Iban de Sarawak (Malaysia), *Anthropologie et Sociétés*, 31, 3, p. 127-146.
- BENSON D., WHITTLE A. (2007) – *Building Memories: The Neolithic Cotswold Long Barrow at Ascott-under-Wychwood, Oxfordshire*, Oxford, Oxbow Books, 379 p.
- BILLARD C., GUILLON M., VERRON G., dir. (2010) – *Les sépultures collectives du Néolithique récent-final de Val-de-Reuil et Porte-Joie (Eure, France)*, Liège, université de Liège (ERAUL, 123), 404 p.
- BINFORD L. (1968) – *New Perspectives in Archaeology*, Chicago (Ill.), Aldine Transaction, 373 p.
- BLOCH M. (2010) – Is there Religion at Çatalhöyük ... or are there Just Houses?, in I. Hodder (éd.), *Religion in the Emergence of Civilization. Çatalhöyük as a Case Study*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 146-162.
- CALLANDER J. G., GRANT W. G. (1934) – A Long Stalled Chambered Cairn or Mausoleum (Rousay type) Near Midhowe, Rousay, Orkney, *Proceedings of the Society of Antiquaries of Scotland*, 68, p. 320-350.
- CALLANDER J. G., GRANT W. G. (1935) – A Long Stalled Cairn, the Knowe of Yarso, in Rousay, Orkney, *Proceedings of the Society of Antiquaries of Scotland*, 69, p. 325-351.
- CALLANDER J. G., GRANT W. G. (1936) – A Stalled Chambered Cairn, The Knowe of Ramsay, at Hullion, Rousay, Orkney, *Proceedings of the Society of Antiquaries of Scotland*, 70, p. 407-419.
- CAULFIELD S., O'DONNELL R. G., MITCHELL P. I. (1998) – ¹⁴C Dating of a Neolithic Field System at Céide Fields, County Mayo, Ireland. *Radiocarbon*, 40, p. 629-640.
- CLIFFORD E. M. (1936) – Notgrove Long Barrow, Gloucestershire, *Archaeologia*, 86, p. 119-161.
- CLIFFORD E. M. (1966) – Hetty Pegler's Tump, *Antiquity*, 40, p. 129-132.
- COLES J. M., SIMPSON D. D. A. (1965) – The Excavation of a Neolithic Round Barrow at Pitnacree, Perthshire, Scotland, *Proceeding of the Prehistoric Society*, 31, p. 34-57.
- CORCORAN J. X. W. P. (1969) – The Cotswold-Severn Group. Distribution, Morphology and Artefacts, in T. G. E. Powell, J. X. W. P. Corcoran, F. Lynch et J. G. Scott (dir.), *Megalithic Enquiries in the West of Britain*, Liverpool, Liverpool University Press, p. 13-71.
- COUDART A. (1999) – Is Post-Processualism Bound to Happen Everywhere? The French Case, *Antiquity*, 73, p. 161-167.
- CUMMINGS V., JONES A., WATSON A. (2002) – Divided Places: Phenomenology and Asymmetry in the Monuments of the Black Mountains, Southeast Wales, *Cambridge Archaeological Journal*, 12, p. 57-70.
- CUMMINGS V., WHITTLE A. (2004) – *Places of Special Virtue, Megaliths in the Neolithic Landscape of Wales*, Oxford, Oxbow Books, 224 p.
- DARVILL T. (2004) – *Long Barrows of the Cotswolds and Surrounding Areas*, Stroud, Tempus, 176 p.
- DAVIDSON J. L., HENSHALL A. S. (1989) – *The Chambered Cairns of Orkney: an Inventory of the Structures and their Contents*, Édinburgh, Edinburgh University Press, 198 p.
- DURKHEIM É. (1912) – *Les formes élémentaires de la vie religieuse : le système totémique en Australie*, Paris, CNRS (CNRS sociologie), 638 p.
- EDMONDS M. (1999) – *Ancestral Geographies of the Neolithic: Landscape, Monuments and Memory*, Londres, Routledge, 192 p.
- ELIADE M. (1965) – *Le sacré et le profane*, Paris, Gallimard (Folio essais), 185 p.
- ELIADE M. (1971) – *La Nostalgie des origines : méthodologie et histoire des religions*, Paris, Gallimard (Folio essais), 276 p.
- ELIADE M. (1972) – *Religions australiennes*, Paris, Payot, 240 p.
- EVANS C., HODDER I. (2006) – *A Woodland Archaeology: Neolithic Sites at Haddenham*, Cambridge, McDonald Institute of Archaeological Research, 410 p.
- FRAZER G. J. (1927) – *Man, God and Immortality, Thoughts on Human Progress*, Whitefish, Kessinger, éd. 2007, 456 p.
- GELL A. (1992) – *The Anthropology of Time: Cultural Constructions of Temporal Maps and Images*, Oxford, Berg, 341 p.
- GODELIER M. (1982) – *La production des Grands Hommes. Pouvoir et domination masculine chez les Baruya de Nouvelle-Guinée*, Paris, Flammarion, 387 p.
- GODELIER M. (2007) – *Au fondement des sociétés humaines : ce que nous apprend l'anthropologie*, Paris, Albin Michel, 292 p.
- GRAF J. (2011) – *Windows into the Past: an Investigation into Prior Activity at Neolithic Monuments in Britain*, thèse de doctorat, université de Durham (UK), 325 p.

- GRIMES W. F. (1939) – The Excavation of Ty Isaf Long Cairn, Brecknockshire, *Proceeding of the Prehistoric Society*, 6, p. 119-142.
- HEIDEGGER M. (1929-1930) – *Concepts fondamentaux de la métaphysique : monde, finitude, solitude*, Paris, Gallimard (Bibliothèque de philosophie), éd. 1992, 548 p.
- HEMP W. J. (1935) – The Chambered Cairn Known as Bryn yr Hen Bobl, Near Plâs Newydd, Anglesey, *Archaeologia*, 85, p. 253-292.
- HENSHALL A. S. (1963) – *The Chambered Tombs of Scotland*, Édimbourg, Edinburgh University Press, 2 vol., 656 p.
- HODDER I. (1982a) – *Symbols in Action: Ethnoarchaeological Studies of Material Culture*, Cambridge, Cambridge University Press (New Studies in Archaeology), 254 p.
- HODDER I., éd. (1982b) – *Symbolic and Structural Archaeology*, Cambridge, Cambridge University Press, 200 p.
- HUSSERL E. (1913) – *Idées directrices pour une phénoménologie*, Paris, Gallimard, éd. 1985, 567 p.
- INGOLD T. (1993) – The Temporality of the Landscape, *World Archaeology*, 25, p. 152-174.
- INGOLD T. (2000) – *The Perception of the Environment : Essays on Livelihood, Dwelling and Skill*, New York, Routledge, 480 p.
- JAGU D. (2003) – Une double condamnation à « Changé » Saint-Piat (Eure-et-Loir), *Revue archéologique de Picardie*, numéro spécial 21, p. 147-155.
- JONES A. (2008) – How the Dead Live: Mortuary Practices, Memory and the Ancestors in Neolithic and Early Bronze Age Britain and Ireland, in J. Pollard (éd.), *Prehistoric Britain*, Oxford, Blackwell, p. 177-201.
- JOUSSAUME R. (2003) – Du réaménagement des monuments funéraires néolithiques dans le Centre-Ouest de la France, *Revue archéologique de Picardie*, numéro spécial 21, p. 157-171.
- KIRK T. (2006) – Materiality, Personhood and Monumentality in Early Neolithic Britain, *Cambridge Archaeological Journal*, 16, p. 333-347.
- LEROUX C.-T., GAUME E., LECERF Y., TINEVEZ J.-Y. (2007) – *Monuments mégalithiques à Locmariaquer (Morbihan) : Le long tumulus d'Er Grah dans son environnement*, Paris, CNRS (Supplément à *Gallia Préhistoire*, 38), 308 p.
- LEVI-STRAUSS C. (1984) – *Paroles données*, Paris, Plon, 277 p.
- MADDOCK K. (1972) – *The Australian Aborigines: a Portrait of their Society*, Londres, Penguin Books, 208 p.
- MERLEAU-PONTY M. (1951) – *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, éd. 1976, 531 p.
- MIDGLEY M. (2010) – Who Was Who in the Neolithic, in M. Furholt, F. Lüth, J. Müller et C. Scarre (éd.), *Megaliths and Identities: Papers delivered at the Third European Megalithic Studies Group*, préactes de la conférence (Kiel, 13-15 mai 2010), Kiel, University of Kiel, inédit.
- MILLER D., TILLEY C. (1984) – *Ideology, Power and Prehistory*, Cambridge, Cambridge University press, 168 p.
- MOHEN J.-P., SCARRE C. (2002) – *Les tumulus de Bougon, Complexe mégalithique du V^e au III^e millénaire*, Paris, Errance, 256 p.
- MALLET MORGAN F. DE (1959) – The Excavation of a Long Barrow at Nutbane, Hants, *Proceedings of the Prehistoric Society*, 25, p. 15-51.
- Ó NUALLÁIN S. (1972) – A Neolithic House at Ballyglass near Ballycastle, Co. Mayo, *Journal of the Royal Society of Antiquaries of Ireland*, 102, p. 49-57.
- PIGGOT S. (1962) – *The West Kennet Long Barrow: Excavations 1955-56*, Londres, Her Majesty's Stationery Office, 103 p.
- RADCLIFFE-BROWN A. R. (1924-1949) – *Structure et fonction dans la société primitive*, Paris, Éditions de Minuit (Points science humaines), éd. 1972, 317 p.
- REILLY S. (2003) – Processing the Dead in Neolithic Orkney, *Oxford Journal of Archaeology*, 22, p. 133-154.
- RENFREW A. C. (1985) – *The Prehistory of Orkney*, Édimbourg, Edinburgh University Press, 300 p.
- RENFREW A. C. (1994) – Towards a Cognitive Archaeology, in A. C. Renfrew et E. Zubrow (dir.), *The Ancient Mind: Elements of Cognitive Archaeology*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 3-12.
- RICHARDS C. (1988) – Altered Images: a Re-examination of Neolithic Mortuary Practices in Orkney, in I. Kinnes (éd.), *The Archaeology of Context in the Neolithic and Bronze Age: Recent Trends*, Sheffield, Department of Archaeology and Prehistory, p. 42-56.
- RITCHIE A. (1995) – *Prehistoric Orkney*, Londres, Historic Scotland, 128 p.
- RITCHIE A. (2009) – *On the Fringe of Neolithic Europe: Excavation of a Chambered Cairn on the Holm of Papa Westray, Orkney*, Édimbourg, Society of Antiquaries of Scotland, 152 p.
- SAVILLE A. (1990) – *Hazleton North: the Excavation of a Neolithic Long Cairn of the Costwold-Severn Group*, Londres, English Heritage, 281 p.
- SAVORY H. N. (1956) – The Excavation of the Pipton Long Cairn Brecknockshire, *Archaeologia Cambrensis*, 105, p. 7-48.
- SCARRE C. (1998) – Théorie archéologique en France et en Angleterre, *Les Nouvelles de l'Archéologie*, 72, p. 36-40.
- SCARRE C. (2005) – *Monuments mégalithiques de Grande-Bretagne et d'Irlande*, Paris, Errance, 142 p.
- SCARRE C. (2009) – Stones with Character: Animism, Agency and Megalithic Monuments, in G. Cooney, B. O'Connor et C. Chapman (dir.), *Materialitas: Working Stone, Carving Identity*, Londres, Prehistoric Society, p. 9-18.
- SCARRE C. (à paraître) – Covering the Dead: the Cists Behind the Orthostats at Mound of the Hostages, in M. O'Sullivan, B. Cunliffe, G. Cooney et C. Scarre (dir.), *Tara from the Past to the Future*.
- SCARRE C., LAWSON G. (2006) – *Archaeoacoustics*, Cambridge, McDonald Institute for Archaeological Research (McDonald Institute Monographs), 118 p.

- SCHULTING R. J., MURPHY E., JONES C., WARREN G. (2011) – New Dates from the North and a Proposed Chronology for Irish Court Tombs, *Proceedings of the Royal Irish Academy*, 112, p. 1-60.
- SCHULTING R. J., SHERIDAN A., CROZIER R., MURPHY E. (2010) – Revisiting Quanterness: New AMS Dates and Stable Isotope Data from an Orcadian Chamber Tomb, *Proceedings of Society of Antiquaries of Scotland*, 140, p. 1-50.
- SEVIN-ALLOUET C. (2013) – *Durabilité et hiérarchie des sépultures collectives dans le Nord-Ouest de la France et dans les îles Britanniques (4500-2500 av. J.-C.)*, thèse de doctorat, université Paris 1 – Panthéon-Sorbonne, 596 p.
- SEVIN-ALLOUET C. (2014a) – Les sépultures monumentales à usage collectif de Grande-Bretagne : espace perçu et espace vécu, *Préhistoires méditerranéennes*, colloque 2014 [en ligne], <http://pm.revues.org/907>.
- SEVIN-ALLOUET C. (2014b) – Des tribus aux chefferies dans les îles Orcades (Écosse), in *Proceedings of the 2nd International congress on Archaeology of Transition: The Funerary World* (Evora, Portugal, 29 avril-1^{er} mai 2013), p. 145-164.
- SEVIN-ALLOUET C., SCARRE C. (2013) – Les sépultures collectives de Grande-Bretagne : temporalité et mémoire sociale, in J. Jaubert, N. Fourment et P. Depaepe (dir.), *Transitions, ruptures et continuité en Préhistoire*, 1. *Évolution des techniques, comportements funéraires, Néolithique ancien*, actes du XXVII^e Congrès préhistorique de France (Bordeaux - Les Eyzies, 31 mai-5 juin 2010), Paris, Société préhistorique française, p. 229-242.
- SHERIDAN A. (2007) – From Picardie to Pickering and Pencaig Hill? New Information on the 'Carinated Bowl Neolithic' in Northern Britain, in A. Whittle et V. Cummings (éd.), *Going Over: The Mesolithic-Neolithic Transition in North-West Europe*, Oxford, Oxford University Press, p. 439-490.
- SMITH M., BRICKLEY M. (2006) – The Date and Sequence of Use of Neolithic Funerary Monuments: New AMS Dating Evidence from the Cotswold-Severn Region, *Oxford Journal of Archaeology*, 25, p. 335-355.
- SVANBERG F. (2003) – *Decolonizing the Viking Age*, 2. *Death Rituals in Southern-East Scandinavia AD 800-1000*, Stockholm, Almqvist and Wiksell (Acta archaeologica Lundenia, series 8°, 43), 350 p.
- TESTART A. (1993) – *Des dons et des dieux. Anthropologie religieuse et sociologie comparative*, Paris, Errance, éd. 2006, 155 p.
- THOMAS J. (1988) – The Social Significance of Cotswold-Severn Burial Rites, *Man* (New Series), 23, 3, p. 540-549.
- THOMAS J. (1995) – Where are we Now? Archaeological Theory in the 1990s, in P. Ucko (éd.), *Theory in Archaeology: A World Perspective*, Londres, Routledge, p. 343-362.
- TILLEY C. (1994) – *A Phenomenology of Landscape: Places, Paths, and Monuments*, Oxford, Berg, 224 p.
- TILLEY C. (2004) – *The Materiality of Stone*, Oxford, Berg, 244 p.
- TILLEY C. (2008) – *Body and Image, Explorations in Landscape Phenomenology*, Walnut Creek, Left Coast Press, 288 p.
- TYLOR B. E. (1871) – *Primitive Culture*, 2. *Researches into the Development of Mythology, Philosophy, Religion, Art, and Custom*, Cambridge, Cambridge University Press, éd. 2010, 440 p.
- UEXKÜLL J. VON (1934) – *Mondes animaux et monde humain* suivi de *La théorie de la signification*, Paris, Pocket (Agora), éd. 2004, 188 p.
- VAN GENNEP A. (1909) – *Les Rites de passage*, Paris, Picard, éd. 1981, 288 p.
- WHITLEY J. (2002) – Too Many Ancestors, *Antiquity*, 76, p. 119-126
- WHITTLE A., BAYLISS A., WYSOCKI M. (2007) – Once in a Lifetime: The Date of the Wayland's Smithy Long Barrow, in A. Bayliss et A. Whittle (dir.), *Histories of the Dead: Building Chronologies for Five Southern British Long Barrows*, Cambridge, Cambridge University Press (Supplément au *Cambridge Archaeological Journal*, 17, 1), p. 103-121.
- WHITTLE A., BARCLAY A., BAYLISS A., MCFAYDEN L., SCHULTING R., WYSOCKI M. (2007) – Building for the Dead: Events, Processes and Changing Worldviews from the Thirty-Eight to the Thirty-Four Centuries cal. BC in Southern Britain, in A. Bayliss et A. Whittle (dir.), *Histories of the Dead: Building Chronologies for Five Southern British Long Barrows*, Cambridge, Cambridge University Press (Supplément au *Cambridge Archaeological Journal*, 17, 1), p. 123-147.
- WHITTLE A., HEALY F., BAYLISS F. (2011) – *Gathering Time: Dating the Early Neolithic Enclosures of Southern Britain and Ireland*, Oxford, Oxbow Books, 992 p.
- WYSOCKI M., WHITTLE A. (2000) – Diversity, Lifestyles and Rites: New Biological and Archaeological Evidence from British Earlier Neolithic Mortuary Assemblages, *Antiquity*, 74, p. 591-601.
- WYSOCKI M., BAYLISS A., WHITTLE A. (2007) – Serious Mortality: The Date of the Fussell's Lodge Long Barrow, in A. Bayliss et A. Whittle (dir.), *Histories of the Dead: Building Chronologies for Five Southern British Long Barrows*, Cambridge, Cambridge University Press (Supplément au *Cambridge Archaeological Journal*, 17, 1), p. 65-84.

Christophe SÉVIN-ALLOUET

Chercheur associé, UMR 8215 « Trajectoires »
 et Bureau d'études et de valorisations
 archéologiques Éveha
 4, rue Noël Parfait, 28000 Chartres
christophesevin@yahoo.fr